

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. VII.

No. 33.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 31 AOÛT 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C. — Nos gravures : Notre-Dame de Lourdes ; Le chemin semé de fleurs ; Mgr. Connolly, archevêque d'Halifax ; Le Canada à l'exposition universelle. — Nécrologie : M. W. D. Drummond. — Emigration canadienne au Nord-Ouest. — Pèlerinage à Sainte-Anne. — Le prince Milan. — Les aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — Les Canadiens de l'Ouest ; Joseph Robette, par Jos. Tassé (suite et fin). — Nouvelles générales. — Bonheur et longévité, par le Dr. Séverin Lachapelle. — Faits divers. — Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincennes Eugène Dick (suite). — Tristesse, par Dolamane. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras ; Fen Mgr. Connolly, archevêque d'Halifax ; Le chemin semé de fleurs ; Eglise de Notre-Dame de Lourdes, rue Ste. Catherine, Montréal.

REVUE EUROPEENNE

La guerre, qui monopolise l'attention de l'Europe, s'est poursuivie jusqu'ici avec des fortunes diverses, et surtout diversement appréciées par les journaux, selon que les correspondants sont Russophiles ou Turcophiles. Il n'y a qu'un point sur lequel on ne varie malheureusement pas ; les cruautés dont les Turcs se rendent coupables en Bulgarie, et partout où ils sont les plus forts, excitent à bon droit l'indignation de toute la chrétienté. Des villages incendiés, des femmes violées et assassinées, des enfants lancés en l'air et retombant sur des baïonnettes, des vieillards massacrés, enfin, tout ce qu'on peut imaginer de honteux ajouté aux calamités ordinaires de la guerre, tel est le triste tableau que présentent aujourd'hui ces malheureuses contrées.

Si les Turcs, qui sont maintenant victorieux sur les confins de la Serbie et qui viennent même d'entrer sur le territoire serbe, s'y conduisent de la même manière, la Russie aura bien de la peine à ne pas intervenir, malgré que le Czar ait jusqu'ici, et tout récemment encore, rassuré l'Autriche sur ses intentions. Un journal officiel de Saint-Petersbourg a été même jusqu'à dire "que la Russie ne peut risquer tout son avenir en se mêlant activement à la lutte en Orient, où elle rencontrerait toutes les puissances, jalouses de sa grandeur, liguées contre elle."

D'un autre côté, un journal du vieux parti Russe, le *Nacvoï Vremia*, a lancé un appel chaleureux aux éléments slaves qui forment la majorité des populations autrichiennes, les invitant à briser le joug des Magyars et des Allemands, et à forcer l'Autriche de se porter au secours de leurs frères des provinces danubiennes.

Jusqu'ici, au moins, la Serbie paraît être battue, et en grand danger. Une seule victoire importante, celle d'Abiza, est à porter au crédit des Slaves, et les Monténégrins en ont tout l'honneur ; tandis que dans un grand nombre de rencontres, les Turcs ont été victorieux. Leur entrée en Serbie est certaine, et qu'ils y soient ou non repoussés, il est évident que la guerre d'émancipation des populations qui sont immédiatement sous le joug des Turcs est manquée, sauf l'intervention possible de la Russie. La Serbie en est à lutter maintenant pour conserver sa propre indépendance.

La *Pall Mall Gazette* de Londres contenait dernièrement un article sur la Serbie, qui explique comment cet Etat, si petit en apparence, a pu se lancer, ou permettre qu'on le lance dans une aventure, qui menace de tourner si mal.

L'auteur commence par se demander

quelle oppression pouvait peser sur un pays, dont tous les rapports avec la Turquie, consistaient dans le paiement d'un tribut annuel. "Mais, reprend-il, la Serbie sympathise avec une province voisine dont les habitants sont bien maltraités. La Serbie a de plus un passé historique qui lui fait rêver d'un avenir brillant ; et par-dessus tout, elle a une situation géographique qui la fait pénétrer comme un coin dans le centre des populations slaves de la Turquie."

Le passé glorieux dont le souvenir s'est conservé par la tradition chez les Serbes, remonte au cinquième siècle de l'ère chrétienne. C'est un souvenir, dit l'écrivain, qui a plus de poésie que de réalité politique. Cependant, il y eut une époque, qui ne dura guère plus d'un quart de siècle, pendant laquelle la Serbie fut un grand état, ce qu'on appellerait aujourd'hui une puissance ; elle couvrait presque tout le territoire qui porte maintenant le nom de Turquie d'Europe. Stéphane Dushan, roi de Serbie, s'intitulait empereur des Roumains ; il fit de grands efforts pour s'établir sur le trône de Constantinople. Ce fut dans la bataille de Kassowa que cet empire naissant fut détruit, et les Serbes d'aujourd'hui ont tellement à cœur de le rétablir, qu'ils ont choisi l'anniversaire de cette écrasante défaite de leurs ancêtres pour faire leur nouvelle levée de boucliers et entrer en campagne contre les Turcs. Il faut avouer, cependant, que jusqu'ici ce choix ne leur a point porté bonheur.

D'après un statisticien du nom de Schaf-fank, la langue serbe serait parlée par pas moins de sept millions et un quart d'individus, dont quatre millions et demi en Autriche, deux millions et demi en Turquie et dans les principautés danubiennes, et cent mille en Russie.

La petite principauté gouvernée par le prince Milan Obrenowitch est donc seulement une partie, on peut dire le noyau de la nationalité serbe. Une société secrète, organisée d'abord comme association littéraire sous le nom d'*Obudina*, a joué un grand rôle dans la conservation du patriotisme national de ces peuples. Elle embrasse dans ses ramifications tous les Slaves du sud, et elle a ses deux sièges principaux, ses académies à Agram, en Croatie, et à Belgrade, la capitale de la Serbie.

Des ballades, des poèmes, des traditions patriotiques, des fictions poétiques ou romanesques basées sur ces traditions, ont nourri et nourrissent encore chez ces belliqueuses populations l'espoir d'une revanche. Revêtue d'une forme plus scientifique par les associations littéraires, et habilement organisée, cette propagande a montré qu'après tout, la poésie et la littérature n'étaient point des choses si vaines et si inutiles pour un peuple (1).

(1) Les ballades serbes ont été le sujet d'une très-curieuse mystification due à M. Prosper Mérimée, sur laquelle Goethe donna l'éveil dans une revue qui s'appelait "Le Divan."

Mérimée se proposait de faire un voyage en Serbie et dans les pays voisins, pour y étudier la littérature de ces peuples et publier à son retour ce qu'il pourrait recueillir en fait de poèmes nationaux, légendes, etc. Or, les fonds lui manquaient. Il eut qu'il valdrait peut-être mieux publier les ballades d'abord, et faire le voyage ensuite, avec le produit. De là, un charmant volume de ballades serbes... inventées à Paris, et imprimées sous le titre : *La Guzla*, nom de l'espèce de guitare qui est l'instrument de musique national des Serbes.

Lord Lytton a publié, aussi lui, un recueil de poèmes serbes, dont l'authenticité n'est point garantie par l'écrivain à qui nous empruntons ces renseignements. Comme pendant à la Guzla, on sait que Mérimée a aussi fait publier le théâtre de Clara Guzla, comédienne Espagnole, et que ce fut avec ces deux ouvrages apocryphes et anonymes qu'il commença sa carrière littéraire.

On pourrait répondre, il est vrai, que c'est ce sentiment poétique qui a empêché ces chrétiens d'envisager leur situation avec sang-froid, et de calculer les chances de l'aventure dans laquelle ils se sont lancés. Mais à tout événement, un fort sentiment patriotique et national est un trésor pour des populations opprimées, et ce sentiment, fût-il mal dirigé et réprimé aujourd'hui, plus il l'aura été cruellement, plus il reparaitra et se relevera, fort dans l'avenir.

Le prince Milan, en quittant Paris en 1868, à l'âge de quatorze ans, pour aller remplacer son oncle assassiné et lutter contre la dynastie des Karageorgewitch (car ce petit pays a le luxe de deux dynasties rivales), avait dit spirituellement : "Je ne sais point si je vais me faire couronner ou fusiller, mais je serai certainement l'un ou l'autre." D'après les dernières nouvelles, il court une chance, après avoir été l'un, d'être l'autre. Les revers qu'il a subis ont irrité les populations ; elles sont déjà en certains endroits prêtes à se soulever contre lui. Un Karageorgewitch est déjà sur les rangs et au milieu des malheurs de la patrie, les ambitions viennent, comme partout, profiter de la situation pour exciter la discorde. On s'en prend aussi au général Tchernaieff ; on demande à grands cris sa destitution, et les Serbes paraissent être de l'avis de la Convention française, qui, lorsqu'elle avait décrété la victoire, faisait le procès à ses généraux s'ils lui désobéissaient, en se faisant battre, même par des forces supérieures.

Mais si les Serbes ont des difficultés intérieures, les Turcs ne sont pas mieux partagés sous ce rapport. Après la sanglante tragédie (suicide ou assassinat) qui a terminé le règne d'Abdul-Medjid, l'assassinat de ses ministres, et l'abdication du nouveau sultan causée par l'état de sombre démenée où l'auraient jeté les périls dont il est environné, viennent achever de compliquer la situation.

Elle est, du reste, également difficile pour tout le monde ; une correspondance de Cracovie à l'*Univers*, et la dernière lettre de M. Gaillardet au *Courier des États-Unis*, confirment également tout ce que l'on a pu lire dans nos revues précédentes au sujet des dispositions des populations catholiques, qui ont peut-être plus à craindre encore les Slaves de religion grecque que les Turcs ; des embarras de la Russie, qui évidemment a formé une crise pour laquelle elle n'était pas elle-même préparée ; et de ceux plus grands encore de l'Autriche, qui redoute de voir un empire serbe se former pour bien dire autour d'elle, et qui craint également de s'annexer des états slaves de crainte de rompre l'équilibre de son dualisme et de se trouver partagée, au profit de nouvelles combinaisons. Deux journaux catholiques de Rome se sont aussi dernièrement prononcés comme M. Louis Veuillot, que nous avons cité dans notre dernière revue, en faveur des Turcs contre les Russes.

Il y a là un état de choses qui pèse dans ce moment d'une manière très-désagréable sur les affaires de l'Europe et sur celles du monde entier. Dans ce siècle, où les fortunes des particuliers ressentent si souvent les perturbations des finesses publiques, les événements politiques les plus lointains peuvent vous affecter avant même que vous n'ayez eu le temps d'y songer. Aussi suit-on, dans tous les centres d'affaires, avec une très-grande anxiété toutes

les phases déjà nombreuses du drame qui se joue en Orient. Hier, par exemple, le télégraphe nous apprenait que les Serbes étaient déjà tellement abattus, que la situation devenait favorable pour une intervention des puissances et, l'on nous faisait espérer un congrès à Bruxelles. Aujourd'hui, il nous dit que les Russes font des préparatifs formidables ; que des officiers et des volontaires russes se rendent en nombre en Serbie ; que de grandes dames de l'empire vont dans les hôpitaux et les ambulances prodiguer leurs soins aux blessés ; qu'enfin l'intervention active du Czar est plus probable que jamais. Demain, sans doute, il nous dira tout autre chose, quitte à revenir sur ses pas après-demain.

Pendant toutes ces vicissitudes, M. Disraeli continue à tenir le même langage comminatoire, mais réservé ; les diplomates du continent ne disent rien du tout et n'en pensent peut-être pas plus, excepté M. de Bismarck, qui a le prestige de tous jours méditer une infinité de choses toutes plus formidables les unes que les autres ; ce qui est avantageux pour un homme d'état, même quand il a jeté sa langue aux chiens et ne sait plus où il en est.

Au milieu de ces craintes, de ces hésitations de l'Europe, au bruit de l'orage qui gronde dans le lointain en se rapprochant par intervalles, les Chambres de Westminster et celles de Versailles achèvent péniblement les deux plus longues sessions qui se soient vues depuis bien des années. Celle du parlement anglais sera terminée, pense-t-on, vers le milieu de ce mois. Quant aux Chambres françaises, on n'en voit pas encore le bout.

M. de Marcère a posé dernièrement la question ministérielle dans l'Assemblée législative au sujet de la loi des municipalités. La question de savoir qui du gouvernement ou des conseils municipaux choisira ces fonctionnaires, n'était pas en elle-même assez importante pour expliquer un tel procédé ; on a eu recours aux suppositions et peut-être aux indiscretions plus ou moins calculées de l'entourage des ministres. Le correspondant du *Times* a donné l'éveil en annonçant que le maréchal MacMahon avait signifié à ses ministres qu'il lui fallait une preuve de la confiance des Chambres, et qu'en cas d'insuccès, pour sa part il n'irait pas plus loin du côté de la gauche. La formation d'un ministère plus conservateur que celui de M. Dufaure aurait eu pour conséquence immédiate, ou au moins prochaine, la dissolution de l'Assemblée législative. Il est peu vraisemblable que M. le maréchal MacMahon ait voulu courir une pareille aventure. Mais c'est le cas de dire si non *à zero à ben trovato*. La rumeur a eu son effet ; elle a rapporté au ministère une imposante majorité.

Celui-ci, d'un autre côté, a été défait dans le sénat sur la mesure Waddington, que nos lecteurs connaissent déjà. On avait fait courir le bruit que le cabinet, ou au moins le ministre de l'instruction publique, résignerait par suite de cet échec. Il n'en a rien été.

L'antagonisme que cette dernière circonstance, ajoutée à l'élection de M. Buffet, accuse entre les deux Chambres va encore s'accroître si M. Chesnelong, comme on le croit, est élu pour remplacer M. Casimir Périer, qui vient de mourir.

Né à Paris, le 20 août 1811, M. Périer était le fils de l'homme d'état qui a joué

un si grand rôle sous le règne de Louis-Philippe. Entré à vingt ans dans la carrière diplomatique, il fut successivement secrétaire d'ambassade à Londres, à Bruxelles et à La Haye, chargé d'affaires à Naples et à Saint-Petersbourg, et ministre plénipotentiaire en Hanovre. Il fut député avant la révolution de février, et après cette révolution, il soutint la politique du prince président jusqu'à l'époque du coup d'état, où il se retira dans ses terres. Il a publié un bon nombre d'ouvrages de politique et d'économie politique. Son adhésion à la république ces années dernières a beaucoup contribué à la faire accepter par les conservateurs modérés. Sous la république il a été ministre, sous la présidence de M. Thiers et plus récemment sous le maréchal MacMahon, dans le cabinet de M. Buffet. Dévoué surtout à la mémoire de son père, M. Périar a cru devoir faire pour la république, qu'il considérait le seul gouvernement possible, ce que son père fit pour le gouvernement de juillet. Un journal de Londres, le *Saturday Review*, a fait de lui ce remarquable éloge :

Quand les Français liront l'histoire de sa vie, quand ils contempleront les témoignages que tous les partis s'accordent à donner à ses vertus, à son intégrité et à son courage, ils ne pourront faire autrement que de se sentir plus vivement attachés à la république qu'il a tant contribué à établir. Aussi longtemps et pas plus longtemps que des hommes comme lui s'attacheront à la forme républicaine, la France elle-même y restera fidèle. De tels hommes sont le sel de la vie publique ; ils y infusent l'honnêteté et arrêtent la corruption et la décomposition, et parce que les Casimir Périar n'ont jamais fait défaut à la France moderne, et qu'ils n'ont pas toujours joué les premiers rôles, c'est grâce au talisman de leurs vertus qu'elle a pu, au milieu de ses aberrations et de ses folies s'imposer à l'attention et au respect de l'Europe.

P. C.

Québec, 8 août 1876.

NOS GRAVURES

Notre-Dame de Lourdes.—Nous donnons dans nos gravures la vue de la nouvelle église de Notre-Dame de Lourdes, située à l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine.

Nous connaissons l'intérêt que les fidèles prennent à la construction de ce beau sanctuaire, et d'après la visite que nous y avons faite, nous pouvons assurer nos lecteurs que ce sera un joyau, une petite basilique en miniature. L'extérieur attire l'attention par ses formes élégantes et nouvelles. Le dôme principal, appuyé de demi-coupoles et orné de quatre coupolines élancées, surmonte heureusement les édifices environnants, et paraît encore plus imposant lorsqu'il sera accompagné des couronnements qui doivent orner la façade.

De différents points de la ville, particulièrement aux deux extrémités de la rue Saint-Denis et aux deux extrémités de la rue Sainte-Catherine, l'édifice charme l'œil par ses délicates proportions, et ajoute une heureuse variété aux flèches et aux dômes des autres églises.

La façade a un caractère particulier, que fait ressortir un revêtement en marbre blanc orné d'arcades et de rosaces qui recevront plus tard les ornements de la sculpture et de la polychromie. Les dimensions sont assez étendues pour comporter une décoration sérieuse et imposante. L'édifice se compose d'un soubassement qui sert déjà de chapelle, et du sanctuaire principal qui a 120 pieds de longueur, 100 pieds de largeur au transept, 45 pieds de largeur à la nef, 50 pieds de hauteur. Le dôme s'élève sur 30 pieds de largeur, à 120 pieds de hauteur. Toutes ces dispositions sont bien entendues et se répondent parfaitement suivant les lois d'une proportion régulière et bien développée. Une jolie tribune surmonte la porte d'entrée et est destinée à recevoir l'orgue, qui sera un chef-d'œuvre de l'art moderne. Dix piliers soutiennent les parois de la nef, où sont exposées les peintures qui se déroulent aussi dans la partie inférieure des bas-côtés. Sur les piliers en marbre blanc s'incrustent des dessins réguliers, pleins de goût et multicolores. Sur les arcades, sur les murs latéraux, sur

le tambour et la coupe du dôme se développent des torsades de fleurs aux feuillages d'or qui dessinent les lignes de l'édifice en les faisant briller de leurs scintillantes. L'édifice semble ainsi revêtu d'une véritable illumination. La ligne lumineuse s'élance comme un jet de feu du pied de chacun des piliers, tourne les cordons du soubassement, enlace le pilier en se croissant en différents sens, éclaire les fleurs des chapiteaux de ses reflets, puis s'élève, promène d'une arcade à l'autre ses sillons étincellants qui vont ensuite se réunir et se croiser dans la voûte en encadrant les mosaïques à fonds éclatant.

Au fond de l'abside s'ouvre une grande arcade éclairée d'une lumière mystérieuse, où, comme dans le demi-jour d'une grotte, nous pourrions contempler l'apparition merveilleuse de Notre-Dame de Lourdes.

De la porte on pourra la voir parce que toutes les dispositions de l'édifice y viennent converger comme à l'objet principal. Les parois de l'église reproduiront les faits principaux de la dévotion à l'Immaculée Conception, les traits les plus touchants de la protection de Marie immaculée sur les chrétiens. Enfin, l'histoire des merveilles de Lourdes sera exposée avec toutes les ressources de la peinture. Le site de Lourdes avec sa montagne si illustre, le panorama du nouveau sanctuaire qui domine toute la contrée, les fêtes des pèlerinages, et tout ce qui se rapporte au couronnement de la très-sainte Vierge.

Tel est le beau sanctuaire que la dévotion des fidèles réunis de toutes les extrémités de l'Amérique, prépare à la très-sainte Vierge, au centre de la ville de Montréal. Nous espérons que les travaux seront terminés l'année prochaine, mais déjà la sainte Vierge a fait éclater son affection pour sa demeure. Par sa douce influence, elle attire sans cesse les concours des fidèles, elle encourage et confirme la confiance qu'elle inspire, par des grâces signalées, et elle semble ainsi vouloir hâter le jour si ardemment désiré où elle pourra prendre possession de son sanctuaire principal.

Nous devons donc féliciter grandement le révd. M. Lenoir, SS., qui a eu la première idée de l'œuvre, et M. Bourassa, l'artiste éminent qui est à la fois auteur de la construction et de toute la décoration.

Le chemin semé de fleurs.—La scène se passe en Bavière.

Les nouveaux mariés sortent du portail de l'humble sanctuaire où les villageois vont adorer le Seigneur.

Des musiciens, portant le cor, la clarinette et le flageolet, les précèdent et remplissent l'air de leurs joyeux accords.

Et devant eux, la plus jolie fille du village, les cheveux tressés et ornés de rubans, porte un panier de fleurs dont elle parseme les pétales odorantes dans le sentier que l'heureux couple doit franchir.

C'est une manière aussi gracieuse que poétique de souhaiter aux époux que le chemin de la vie qu'ils doivent parcourir ensemble soit égayé des promesses et des fruits d'un bonheur sans mélange.

Et pourtant les vieillards qui suivent la noce, et qui sourient du bonheur de leurs enfants, ne peuvent s'empêcher de voir se faner déjà ces fleurs cueillies le matin même, de sentir sous leurs pieds les épines qui garnissent les tiges de roses.

Mais les jeunes gens ne voient que les brillantes couleurs, ne sentent que l'arôme délicieux des fleurs que sème derrière elle la jolie villageoise.

Tant mieux ! Le temps des regrets, des souvenirs, des souffrances viendra bien assez tôt. Qu'ils jouissent donc des courts moments d'un bonheur idéal que leur envoie la Providence.

G. E. D.

Monseigneur Connolly, Archevêque d'Halifax.—La mort de Mgr. Connolly, dont nous présentons aujourd'hui le portrait, a causé un regret général à Halifax, parmi toutes les classes de la société. Le défunt prélat était aussi estimé et vénéré par les protestants qu'il était aimé par les

catholiques. Il a beaucoup contribué à maintenir la bonne entente et la concorde parmi les populations de croyances différentes de la Nouvelle-Ecosse. Il jouissait d'une considération et d'une influence extraordinaires. Après le lieutenant-gouverneur, il était le principal personnage de la province. Il avait l'habitude, au premier de l'an, de tenir un lever, auquel assistaient le lieutenant-gouverneur lui-même, le général commandant de la citadelle et tous les principaux citoyens de la ville.

Un ministre protestant publie dans un des journaux d'Halifax une lettre des plus élogieuses sur Mgr. Connolly. On y remarque le passage suivant :

"Mgr. Connolly était un grand homme, chéri par tous les pauvres, aimé par tous ceux qu'il employa à son service, et estimé par tous ceux qui le connurent."

Mgr. Connolly était âgé de 61 ans. Il est mort, comme on le sait, de congestion du cerveau, causée par un coup de soleil.

Les funérailles de Mgr. Connolly ont eu lieu lundi à la cathédrale Ste. Marie, à Halifax. Le service a été chanté par Mgr. Sweeney, évêque de Saint-Jean, N.-B. L'éloge funèbre de l'illustre défunt a été prononcé par Mgr. Rogers, évêque de Chatham. Cinq évêques et un grand nombre de prêtres assistaient à la cérémonie. L'église était comble.

Les restes du regretté prélat ont été déposés dans le cimetière de Ste. Croix. Dans les rangs de la procession, on remarquait le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, le juge-en-chef, le général Haley, les sénateurs, les députés, le clergé protestant d'Halifax, le maire et les membres de la corporation.

Par son testament, Mgr. Connolly lègue à chacun de ses domestiques une somme de \$100, \$4,000 aux Sœurs de Charité et \$4,000 à M. Wm. Stokes, son homme d'affaires.

LE CANADA A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Nous sommes heureux de constater par la lettre suivante que les exposants canadiens attirent toute l'attention que méritent leurs efforts, et que nos représentants à Philadelphie ne négligent en rien leur devoir. Nous félicitons M. Baillairgé de l'honneur que lui apporte ce résultat de sa science et de son industrie.

EXPOSITION INTERNATIONALE 1876, PHILADELPHIE

COMMISSION CANADIENNE

Philadelphie, 2 août 1876.

CHG. BAILLAIRGÉ, ECR., S. M.

Mon cher Monsieur,

Je suis heureux de vous annoncer que votre tableau stéréométrique recevra une médaille avec diplôme, le recommandant fortement comme invention de haut mérite spécialement adapté à l'enseignement.

Le commissaire de Belgique doit le recommander dans son rapport à son gouvernement et vous obtenir une médaille spéciale d'une société des sciences de Belgique, dont il est membre, avec le titre de membre honoraire ; et l'empereur du Brésil, dont j'ai attiré l'attention sur ce tableau a été fort intéressé et m'a prié d'obtenir de vous les renseignements nécessaires pour lui être transmis.

(Signé) J. PERRAULT, Secrétaire.

NÉCROLOGIE

M. W. D. Drummond, avocat, qui est mort le 21 courant, avait reçu son éducation au Collège Sainte-Marie, à Montréal, et avait étudié sa profession sous M. R. Laflamme, C. R. Il entra en société avec M. Cassidy, peu de temps avant la mort de ce dernier, et avait continué à pratiquer avec M. Lacoste, C. R., jusqu'à sa mort. M. Drummond n'était âgé que de 30 ans. Il avait réussi cependant à se créer une magnifique position au barreau, et ses aimables qualités le faisaient respecter de tous ses confrères, qui ont appris la nouvelle de sa mort avec regret.

A cette occasion, les membres du Barreau du district de Montréal se sont réunis au Palais de Justice le 22. Étaient présents : MM. Robertson, C. R., Wurtele, C. R., Loranger, C. R., Joseph Doutre, C. R., J. A. Mousseau, C. R., Terrill, Robidoux, Rainville, Denis, Bouthillier, Doutre, Lavoie, Duhamel, Rinfret, Geoffroy, Globenski, Lunn, Tait, Wotherpoon, J. A. Ouimet, Austin, A. E. Forget, Cruickshank.

Des résolutions furent passées exprimant les regrets du barreau, et ordonnant le deuil d'un mois.

L'ÉMIGRATION CANADIENNE AU NORD-OUEST

Un correspondant du *Métis* écrit ce qui suit du nouveau canton de Dufferin, en date du 16 juillet :

"La récolte est des plus belles. Il y a ici un champ de blé vraiment extraordinaire. Les tiges mesurent 38 pouces. Ce grain est épié et sera mûr avant le 25 courant. Il a été semé le 3 mai, et, chose plus étonnante encore, c'est qu'il y a 32 ans que ce terrain est ensemencé avec le même grain ! Les patates, à certains endroits, sont presque bonnes à manger.

"Partout enfin où il y a eu un grain jeté en terre, on en récolte cent. Le foin sera aussi en très-grande quantité. Les Canadiens d'ici ont construit un pont sur la rivière aux Marais ; c'est une grande amélioration. Plusieurs colons du township Letellier sont occupés à bâtir. Ils creusent aussi des puits. Les Mennonites arrivent toujours. Pres de cinq cents sont débarqués la semaine dernière et 14 familles sont restées en arrière à cause de maladie. Un autre détachement est en route ; c'est le dernier que l'on attend pour cette année. Une couple de grands propriétaires d'Emerson cherchent à vendre leurs propriétés. Après tout, Emerson ne progresse pas vite.

"Il est débarqué une trentaine de Canadiens cette semaine. D'autres sont en route depuis le 5 : ce sont des familles qui viennent rejoindre leurs chefs ici.

"Le grand nombre de bestiaux a diminué les prix. Des paires de bœufs que l'on payait il y a un mois \$135 à \$160, se vendent pour \$100 aujourd'hui."

PÉLERINAGE A SAINTE-ANNE

Nous extrayons de la *Gazette de Sorel* les détails suivants sur le pèlerinage qui a eu lieu à Sainte-Anne du Nord, le 16 du courant :

"Des miracles ont été opérés en faveur des personnes suivantes : Melina Olivier, de Sorel, âgée de neuf ans, affectée de rhumatismes dans la jambe droite. Elle ne pouvait marcher depuis 3 ans. Elle a été guérie au commencement de la messe. Elle a pu aller embrasser les reliques de Ste. Anne sans béquilles. Leonie Blondin, âgée de quatre ans, sourde et muette de maladie depuis deux ans, guérie dans la sacristie après la messe. Joséphine Taillon, âgée de trois ans, souffrant de mal d'yeux, amélioration sensible.

"Norbert Blanchet, de Nicolet, souffrant de rhumatismes depuis cinq ans, a été guéri.

"Marguerite Handfield, âgée de trente-quatre ans, souffrant de maladie nerveuse (ataxie locomotrice) depuis dix ans, a été complètement guérie. Ces miracles ont été palpables et tangibles pour tous les pèlerins."

LE PRINCE MILAN

Le prince Milan, dit une feuille belge, n'a pas seulement affaire aux Turcs, il est menacé par les tentatives de Karageorgewitch, le prétendant au trône de Serbie. Il paraît que Karageorgewitch, à la tête d'une bande, manœuvre pour entrer en relations avec les Turcs. C'est la *Correspondance politique* de Vienne qui donne ces détails. Si le prince de Milan se tire sain et sauf de la guerre qu'il a si follement entreprise, il pourra adresser d'ardentes actions de grâces à la Providence.

L'attitude du prince Milan est caractéristique ; il ne sort plus qu'escorté d'un piquet de gardes, et c'est avec de très-vives appréhensions qu'il se hasarde au milieu des troupes. Il connaît le caractère vindicatif de ses sujets ; il sait que la première victime de leur rage au jour du désastre, sera lui, Milan Ier, roi de Serbie.

Cependant, les sacrifices qu'il a faits à la cause slave méritent un peu plus de reconnaissance. Toute sa fortune, estimée à 3,000,000 de francs, a été abandonnée par lui pour subvenir aux frais de la guerre. Le sabre enrichi de pierres précieuses offert à Milosch Obrenowitch, a été mis en gage à Vienne pour 80,000 florins. Enfin, comme les grands seigneurs du moyen âge, Milan donne pour alimenter la guerre toutes ses richesses, ses bijoux, sa vaisselle. Il ne garde que son épée. Malheureusement, il n'est pas probable qu'elle puisse lui être d'un grand secours.

M. Joseph Perrault, secrétaire des Commissaires Canadiens à Philadelphie, a télégraphié à M. Stevenson, secrétaire du bureau des Aviateurs, à Montréal, l'informant que le gouvernement français donnera un prix de \$50 pour chaque cheval Percheron qui sera mis en exhibition à Philadelphie entre le 1er et le 15 septembre. Les entrées doivent être faites immédiatement à Montréal, par l'entremise de M. Stevenson. Les frais encourus pour le transport, l'entrée, l'entretien des chevaux sont à la charge des Commissaires.

L'exhibition des bêtes à cornes à Philadelphie commencera le 21 septembre et durera jusqu'au 4 octobre.

Querelle de ménage :

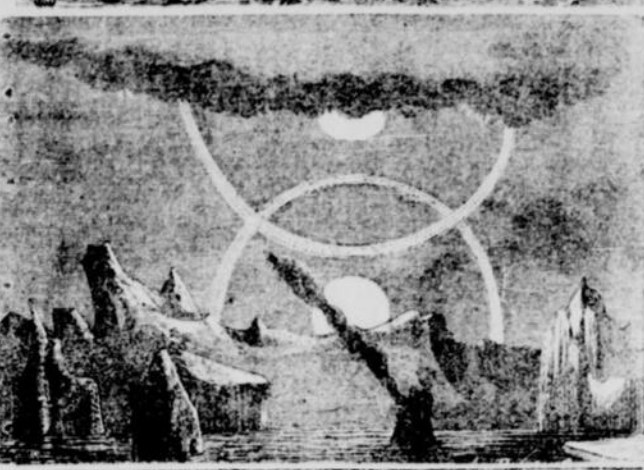
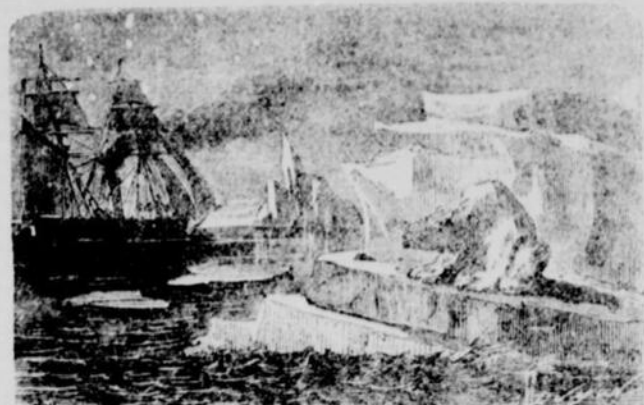
LE MARI.—Ah ! fichtre ! madame, si je vous perdais, je ne ferais pas la bêtise de me remarier !

LA FEMME.—Eh bien, moi, comme je ne saurais trouver pire que vous, je prendrais un nouvel époux !

LE MARI.—Tant mieux ! je serais sûr, comme cela, d'être regretté de quelqu'un...

LA FEMME.—De qui ?

LE MARI.—Parbleu !... de lui !



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS

PAR JULES VERNE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE XV. — LE FORWARD REJETÉ DANS
LE SUD

Le temps s'éclaircit vers le soir, et la terre se laissa distinguer clairement entre le cap Sep-ping et le cap Clarence, qui s'avance vers l'est, puis au sud, et est relié à la côte de l'ouest par une langue de terre assez basse. La mer était libre de glaces à l'entrée du détroit du Régent ; mais comme si elle eût voulu barrer la route du nord au *Forward*, elle formait une banquise impenétrable au-delà du port Léopold.

Hatteras, très-contrarié sans en rien laisser paraître, dut recourir à ses pétards pour forcer l'entrée du port Léopold ; il l'atteignit à midi, le dimanche 27 mai ; le brick fut solidement ancré sur de gros ice-bergs, qui avaient l'aplomb, la dureté et la solidité du roc.

Aussitôt, le capitaine suivi du docteur, de Johnson et de son chien Duk, s'élança sur la glace et ne tarda pas à prendre terre. Duk gambadait de joie ; d'ailleurs, depuis la reconnaissance du capitaine, il était devenu très-sociable et très-doux, gardant ses rancunes pour certains hommes de l'équipage, que son maître n'aimait pas plus que lui.

Le port se trouvait débarrassé de ces glaces que les brises de l'est y entassaient généralement ; les terres coupées à pic présentaient à leur sommet de gracieuses ondulations de neige. La maison et le fanal, construits par James Ross, se trouvaient encore dans un certain état de conservation ; mais les provisions paraissaient avoir été saccagées par les renards et par les ours même, dont on distinguait les traces récentes ; la main des hommes ne devait pas être étrangère à cette dévastation, car quelques restes de huttes d'Esquimaux se voyaient sur le bord de la baie.

Les six tombes, renfermant six des marins de l'*Entreprise* et de l'*Investigator*, se reconnaissaient à un léger renflement de la terre ; elles avaient été respectées par toute la race nuisible, hommes ou animaux.



FEU MGR. CONNOLLY, ARCHEVÊQUE D'HALIFAX

En mettant le pied pour la première fois sur les terres boréales, le docteur éprouva une émotion véritable. On ne saurait se figurer les sentiments dont le cœur est assailli, à la vue de ces restes de maisons, de tentes, de huttes, de magasins, que la nature conserve si merveilleusement dans les pays froids.

« Voilà, dit-il à ses compagnons, cette résidence que James Ross lui-même nomma le Camp de Refuge ! Si l'expédition de Franklin eût atteint cet endroit, elle était sauvée. Voici la machine qui fut abandonnée ici même, et le poêle établi sur la plate-forme, auquel l'équipage du *Prince-Albert* se réchauffa en 1851 ; les choses sont restées dans le même état, et l'on pourrait croire que Kennedy, son capitaine, a quitté d'hier ce port hospitalier. Voici la chaloupe qui l'abrita pendant quelques jours, lui et les siens, car ce Kennedy, séparé de son navire, fut véritablement sauvé par le lieutenant Bellot, qui brava la température d'octobre pour le rejoindre.

« Un brave et digne officier que j'ai connu, » dit Johnson.

Pendant que le docteur recherchait avec l'enthousiasme d'un antiquaire les vestiges des précédents hivernages, Hatteras s'occupait de rassembler les provisions et le combustible qui ne se trouvaient qu'en très-petite quantité. La journée du lendemain fut employée à les transporter à bord. Le docteur parcourait le pays, sans trop s'éloigner du navire, et dessinait les points de vue les plus remarquables. La température s'élevait peu à peu ; la neige amoncelée commençait à fondre. Le docteur fit une collection assez complète des oiseaux du nord, tels que la mouette, le diver, les molly-noctes, le canard édreton, qui ressemble aux canards ordinaires, avec la poitrine et le dos blancs, le ventre bleu, le dessus de la tête bleu, le reste du plumage blanc, nuancé de quelques teintes vertes ; plusieurs d'entre eux avaient déjà le ventre dépouillé de ce joli édreton dont le mâle et la femelle se servent pour ouater leur nid. Le docteur aperçut aussi de gros phoques respirant à la surface de la glace, mais il ne put en tirer un seul.

Dans ses excursions, il découvrit la pierre des marées, où sont gravés les signes suivants :

[E U]
1849

qui indiquent le passage de l'*Entreprise* et de l'*Investigator* ; il poussa jusqu'au cap Clarence, à l'endroit même où John et James Ross, en

1833, attendaient si impatiemment la débâcle des glaces. La terre était jonchée d'ossements et de crânes d'animaux, et l'on distinguait encore les traces d'habitations d'Esquimaux.

Le docteur avait en l'idée d'élever un cairn au port Léopold, et d'y déposer une note indiquant le passage du *Forward* et le but de l'expédition. Mais Hatteras s'y opposa formellement ; il ne voulait pas laisser derrière lui des traces dont quelque concurrent eût pu profiter. Malgré ses bonnes raisons, le docteur fut obligé de céder à la volonté du capitaine. Shandon ne fut pas le dernier à blâmer cet entêtement ; car, en cas de catastrophe, aucun navire n'aurait pu s'élever au secours du *Forward*.

Hatteras ne voulut pas se rendre à ses raisons. Son chargement étant terminé le lundi soir, il tenta encore une fois de s'élever au nord en forçant la banquise ; mais, après de dangereux efforts, il dut se résigner à redescendre le canal du Régent ; il ne voulait à aucun prix demeurer au port Léopold, qui, ouvert aujourd'hui, pouvait être fermé demain par un déplacement inattendu des ice-fields, phénomène très-fréquent dans ces mers, et dont les navigateurs doivent particulièrement se défier.

Si Hatteras ne laissait pas percer ses inquiétudes au dehors, au dedans il les ressentait avec une extrême violence. Il voulait aller au nord et se trouvait forcé de marcher au sud ! Où arriverait-il ainsi ? Allait-il reculer jusqu'à Victoria-Harbour, dans le golfe Boothia, où hiverna sir John Ross en 1833 ? Trouverait-il le détroit de Bellot libre à cette époque, et, contournant North-Somerset, pourrait-il remonter par le détroit de Peel ? Ou bien, se verrait-il capturé pendant plusieurs hivers comme ses devanciers, et obligé d'épuiser ses forces et ses approvisionnements ?

Ces crâtes fermentaient dans sa tête ; mais il fallait prendre un parti ; il vira de bord et s'enfonça vers le sud.

Le canal du Prince-Régent conserve une largeur à peu près uniforme depuis le port Léopold jusqu'à la baie Adélaïde. Le *Forward* marchait rapidement au milieu des glaçons, plus favorisé que les navires précédents, dont la plupart mirent un grand mois à descendre ce canal, même dans une saison meilleure ; il est vrai que ces navires, sauf le *Fox*, n'ayant pas la vapeur à leur disposition, subissaient les caprices d'un vent incertain et souvent contraire.

L'équipage se montrait généralement enchanté de quitter les régions boréales ; il paraissait peu goûter ce projet d'atteindre le pôle ; il s'effrayait volontiers des résolutions d'Hatteras, dont la réputation d'audace n'avait rien de rassurant. Hatteras cherchait à profiter de toutes les occasions d'aller en avant, quelles qu'en fussent les conséquences. Et cependant, dans les mers boréales, avancer c'est bien, mais il faut encore conserver sa position et ne pas se mettre en danger de la perdre.

Le *Forward* filait à toute vapeur ; sa fumée noire allait se contourner en spirales sur les pointes éclatantes des ice-bergs ; le temps variait sans cesse, passant d'un froid sec à des brouillards de neige avec une extrême rapidité.

Le brick, d'un faible tirant d'eau, rangeait de près la côte de l'ouest ; Hatteras ne voulait pas manquer l'entrée du détroit de Bellot, car le golfe de Boothia n'a d'autre sortie au sud que le détroit mal connu de la *Fury* et de l'*Hecla* ; ce golfe devenait donc une impasse, si le détroit de Bellot était manqué ou devenait impraticable.

Le soir, le *Forward* fut en vue de la baie d'Elwin, que l'on reconnut à ses hautes roches perpendiculaires ; le mardi matin, on aperçut la baie Beatty, où le 10 septembre 1851, le *Prince-Albert* s'ancra pour un long hivernage. Le docteur, sa lunette aux yeux, observait la côte avec intérêt. De ce point rayonnèrent les expéditions qui établirent la configuration géographique de North-Somerset. Le temps était clair et permettait de distinguer les profondes ravines dont la baie est entourée.

Le docteur et maître Johnson, seuls peut-être, s'intéressaient à ces contrées désertes. Hatteras, toujours courbé sur ses cartes, causait peu ; sa taciturnité s'accroissait avec la marche du brick vers le sud ; il montait souvent sur la dunette, et là, les bras croisés, l'œil perdu dans l'espace, il demeurait des heures entières à fixer l'horizon. Ses ordres, s'il en donnait, étaient brefs et rudes. Shandon gardait un silence froid, et peu à peu, se retirant en lui-même, il n'eut plus avec Hatteras que les relations exigées par les besoins du service ; James Wall restait dévoué à Shandon, et modelait sa conduite sur la sienne. Le reste de l'équipage attendait les événements, prêt à en profiter dans son propre intérêt. Il n'y avait plus à bord cette unité de pensées, cette communion d'idées si nécessaire pour l'accomplissement des grandes choses. Hatteras le savait bien.

On vit pendant la journée deux baleines filer rapidement vers le sud ; on aperçut également un ours blanc qui fut salué de quelques coups de fusil sans succès apparent. Le capitaine connaissait le prix d'une heure dans ces circonstances, et ne permit pas de poursuivre l'animal.

Le mercredi matin, l'extrémité du canal du Régent fut dépassée ; l'angle de la côte ouest était suivi d'un profonde courbure de la terre. En consultant sa carte, le docteur reconnut la pointe de Somerset-House ou pointe *Fury*.

« Voilà, dit-il à son interlocuteur habituel, l'endroit même où se perdit le premier navire anglais envoyé dans ces mers en 1815, pendant le troisième voyage que Parry faisait au pôle ; la *Fury* fut tellement maltraitée par les glaces à son second hivernage, que l'équipage dut l'ab-

andonner et revenir en Angleterre sur sa conserve l'*Hecla*.

—Avantage évident d'avoir un second navire, répondit Johnson ; c'est une précaution que les navigateurs polaires ne doivent pas négliger ; mais le capitaine Hatteras n'était pas homme à s'embarrasser d'un compagnon !

—Est-ce que vous le trouvez imprudent, Johnson ? demanda le docteur.

—Moi ? Je ne trouve rien, monsieur Clawbonny. Tenez, voyez sur la côte ces pieux qui soutiennent encore quelques lambeaux d'une tente à demi-pourrie.

—Oui, Johnson ; c'est là que Parry débarqua tous les approvisionnements de son navire, et, si ma mémoire est fidèle, le toit de la maison qu'il construisit était fait d'un hunier recouvert par les manœuvres courantes de la *Fury*.

—Cela a dû bien changer depuis 1825.

—Mais pas trop, Johnson. En 1829, John Ross trouva la santé et le salut de son équipage dans cette fragile demeure. En 1851, lorsque le prince Albert y envoya une expédition, cette maison subsistait encore ; le capitaine Kennedy la fit réparer, il y a neuf ans de cela. Il serait intéressant pour nous de la visiter ; mais Hatteras n'est pas d'humeur à s'arrêter !

—Et il a sans doute raison, monsieur Clawbonny ; si le temps est l'argent en Angleterre, ici c'est le salut, et pour un jour de retard, une heure même, on s'expose à compromettre tout un voyage. Laissons-le donc agir à sa guise.

Pendant la journée du jeudi 1er juin, la baie qui porte le nom de baie Creswell fut coupée diagonalement par le *Forward* ; depuis la pointe de la *Fury*, la côte s'élevait vers le nord en rochers perpendiculaires de trois cents pieds de hauteur ; au sud, elle tendait à s'abaisser ; quelques sommets neigeux présentaient aux regards des tables nettement coupées, tandis que les autres, affectant des formes bizarres, projetaient dans la brume leurs pyramides aiguës.

Le temps se radoucit pendant cette journée, mais au détriment de sa clarté ; on perdit la terre de vue ; le thermomètre remonta à trente-deux degrés (0 centigr.) ; quelques gelinottes volaient çà et là, et des troupes d'oies sauvages pointaient vers le nord ; l'équipage dut se débarrasser d'une partie de ses vêtements ; on sentait l'influence de la saison d'été dans ces contrées arctiques.

Vers le soir, le *Forward* doubla le cap Garry à un quart de mille du rivage par un fond de dix à douze brasses, et dès lors il rangea la côte de près jusqu'à la baie Brentford. C'était sous cette latitude que devait se rencontrer le détroit de Bellot, détroit que sir John Ross ne soupçonna même pas dans son expédition de 1828 ; ses cartes, en effet, indiquent une côte non interrompue, dont il a noté et nommé les moindres irrégularités avec le plus grand soin ; il faut donc admettre qu'à l'époque de son exploration, l'entrée du détroit, complètement fermée par les glaces, ne pouvait en aucune façon se distinguer de la terre elle-même.

Ce détroit fut réellement découvert par le capitaine Kennedy dans une excursion faite en avril 1852 ; il lui donna le nom du lieutenant Bellot, « juste tribut, dit-il, aux importants services rendus à notre expédition par l'officier français. »

CHAPITRE XVI. — LE POLE MAGNÉTIQUE

Hatteras, en s'approchant de ce détroit, sentit redoubler ses inquiétudes ; en effet, le sort de son voyage allait se décider ; jusqu'ici il avait fait plus que ses prédécesseurs, dont le plus heureux, MacClintock, mit quinze mois à atteindre cette partie des mers polaires ; mais c'était peu, et rien même, s'il ne parvenait à franchir le détroit de Bellot ; ne pouvant revenir sur ses pas, il se voyait bloqué jusqu'à l'année suivante.

Aussi il ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même du soin d'examiner la côte ; il monta dans le nid de pie, et il y passa plusieurs heures de la matinée du samedi.

L'équipage se rendait parfaitement compte de la situation du navire ; un profond silence régnait à bord ; la machine ralentit ses mouvements ; le *Forward* se tint aussi près de terre que possible ; la côte était hérissée de ces glaces que les plus chauds étés ne parviennent pas à dissoudre ; il fallait un œil habile pour démêler une entrée au milieu d'elles.

Hatteras comparait ses cartes et la terre. Le soleil s'étant montré un instant vers midi, il fit prendre par Shandon et Wall une observation assez exacte qui lui fut transmise à voix haute.

Il y eut là une demi-journée d'anxiété pour tous les esprits. Mais soudain, vers deux heures, ces paroles retentissantes tombèrent du haut du mât de misaine :

« Le cap à l'ouest, et forcez de vapeur. »

Le brick obéit instantanément ; il tourna sa proue vers le point indiqué ; la mer écuma sous les branches de l'hélice, et le *Forward* s'élança à toute vitesse entre les deux ice-streams convulsionnés.

Le chemin était trouvé ; Hatteras redescendit sur la dunette, et l'ice-master remonta à son poste.

« Eh bien, capitaine, dit le docteur, nous sommes donc enfin entrés dans ce fameux détroit ? »

—Oui, répondit Hatteras en baissant la voix, mais ce n'est pas tout que d'y entrer, il faut encore en sortir. »

Et, sur cette parole, il regagna sa cabine.

« Il a raison, se dit le docteur ; nous sommes là comme dans une souricière, sans grand espace pour manœuvrer, et s'il fallait hiverner dans ce détroit !... Bon ! nous ne serions pas les premiers à qui pareille aventure arriverait,

et où d'autres se sont tirés d'embarras, nous saurions bien nous tirer d'affaire ! »

Le docteur ne se trompait pas. C'est à cette place même, dans un petit port abrité nommé port Kennedy par MacClintock lui-même, que le *Fox* hiverna en 1858. En ce moment, on pouvait reconnaître les hautes chaînes granitiques et les falaises escarpées des deux rivages.

Le détroit de Bellot, d'un mille de large sur dix-sept milles de long, avec un courant de six à sept nœuds, est encaissé dans des montagnes dont l'altitude est estimée à seize cents pieds. Il sépare North-Somerset de la terre Boothia ; les navires, ont le comprend, n'y ont pas leurs coudées franches. Le *Forward* avançait avec précaution, mais il avançait ; les tempêtes sont fréquentes dans cet espace resserré, et le brick n'échappa pas à leur violence habituelle ; par ordre d'Hatteras, les vergues des perroquets et des huniers furent envoyées en bas, les mâts dépassés ; malgré tout, le navire fatigua énormément ; les coups de mer arrivaient par paquets dans les rafales de pluie ; la fumée s'enfuyait vers l'est avec une étonnante rapidité ; on marchait un peu à l'aventure, au milieu des glaces en mouvement ; le baromètre tomba à vingt-neuf poncees ; il était difficile de se maintenir sur le pont ; aussi la plupart des hommes demeuraient dans le poste pour ne pas souffrir inutilement.

Hatteras, Johnson, Shandon restèrent sur la dunette, en dépit des tourbillons de neige et de pluie, et il faut ajouter le docteur, qui, s'étant demandé ce qui lui serait le plus désagréable de faire en ce moment, monta immédiatement sur le pont ; on ne pouvait s'entendre, et à peine se voir ; aussi garda-t-il pour lui ses réflexions.

Hatteras essayait de percer le rideau de brume, car, d'après son estime, il devait se trouver à l'extrémité du détroit vers les six heures du soir ; alors toute issue parut fermée ; Hatteras fut donc forcé de s'arrêter et s'ancra solidement à un ice-berg ; mais il resta en pression toute la nuit.

Le temps fut épouvantable. Le *Forward* menaçait à chaque instant de rompre ses chaînes ; on pouvait craindre que la montagne, arrachée de sa base sous les violences du vent d'ouest, ne s'en allât à la dérive avec le brick. Les officiers furent constamment sur le qui-vive et dans des appréhensions extrêmes ; aux trombes de neige se joignait une véritable grêle ramassée par l'ouragan sur la surface dégelée des bancs de glace ; c'était autant de fleches aiguës qui héraissaient l'atmosphère.

La température s'éleva singulièrement pendant cette nuit terrible ; le thermomètre marqua cinquante-sept degrés (+ 14° centigr.), et le docteur, à son grand étonnement, crut surprendre dans le sud quelques éclairs suivis d'un tonnerre très-éloigné. Cela semblait corroborer le témoignage du baleinier Scoresby, qui observa un pareil phénomène au-delà du soixante-cinquième parallèle. Le capitaine Parry fut également témoin de cette singularité météorologique en 1821.

Vers les cinq heures du matin, le temps changea avec une rapidité surprenante ; la température retourna subitement au point de congélation, le vent passa au nord et se calma. On pouvait apercevoir l'ouverture occidentale du détroit, mais entièrement obstruée. Hatteras promenait un regard avidé sur la côte, se demandant si le passage existait réellement.

Cependant le brick appareilla et se glissa lentement entre les ice-streams, tandis que les glaces s'écrasaient avec bruit sur son bordage ; les packs, à cette époque, mesuraient encore six à sept pieds d'épaisseur ; il fallait éviter leur pression avec soin, car, au cas où le navire eût résisté, il aurait couru le risque d'être soulevé et jeté sur le flanc.

A midi, et pour la première fois, on put admirer un magnifique phénomène solaire, un halo avec deux parhélies ; le docteur l'observa et en prit les dimensions exactes ; l'arc extérieur n'était visible que sur une étendue de trente degrés de chaque côté du diamètre horizontal ; les deux images du soleil se distinguaient remarquablement ; les couleurs aperçues dans les arcs lumineux étaient du dedans au dehors, le rouge, le jaune, le vert, un bleuâtre très-faible, enfin de la lumière blanche sans limite extérieure assignable.

Le docteur se souvint de l'ingénieuse théorie de Thomas Young sur ces météores ; ce physicien suppose que certains nuages composés de prismes de glaces sont suspendus dans l'atmosphère ; les rayons du soleil qui tombent sur les prismes sont décomposés sous des angles de soixante et quatre-vingt-dix degrés. Les halos ne peuvent donc se former par des ciels serrens. Le docteur trouvait cette explication fort ingénieuse.

Les marins habitués aux mers boréales considèrent généralement ce phénomène comme précurseur d'une neige abondante. Si cette observation se réalisait, la situation du *Forward* devenait fort difficile. Hatteras résolut donc de se porter en avant ; pendant le reste de cette journée et la nuit suivante, il ne prit pas un instant de repos, lorgnant l'horizon, s'élançant dans les enfilades, ne perdant pas une occasion de se rapprocher de l'issue du détroit.

Mais, un matin, il dut s'arrêter devant l'infranchissable banquise. Le docteur le rejoignit sur la dunette. Hatteras l'emmena tout à fait à l'arrière, et ils purent causer sans crainte d'être entendus.

« Nous sommes pris, dit Hatteras ; impossible d'aller plus loin.

—Impossible ? fit le docteur.

—Impossible ! Toute la poudre du *Forward* ne nous ferait pas gagner un quart de mille !

—Que faire alors ? dit le docteur.

—Que sais-je ? Maudite soit cette funeste année, qui se présente sous des auspices défavorables !

—Eh bien, capitaine, s'il faut hiverner, nous hivernerons ! Autant vaut cet endroit qu'un autre !

—Sans doute, fit Hatteras à voix basse ; mais il ne faudrait pas hiverner, surtout au mois de juin. L'hivernage est plein de dangers physiques et moraux. L'esprit d'un équipage se laisse vite abattre par ce long repos au milieu de véritables souffrances. Aussi, je comptais bien ne m'arrêter que sous une latitude plus rapprochée du pôle !

—Oui, mais la fatalité a voulu que la baie de Baffin fût fermée.

—Elle qui s'est trouvée ouverte pour un autre, s'écria Hatteras avec colère, pour cet Américain, ce...

—Voyons, Hatteras, dit le docteur, en l'interrompant à dessein, nous ne sommes encore qu'au 5 juin ; ne nous désespérons pas ; un passage soudain peut s'ouvrir devant nous ; vous savez que la glace a une tendance à se séparer en plusieurs blocs, même dans des temps calmes, comme si une force répulsive agissait entre les différentes masses qui la composent ; nous pourrions donc d'une heure à l'autre trouver la mer libre.

—Eh bien, qu'elle se présente, et nous la franchirons ! Il est très-probable qu'au delà du détroit de Bellot nous ayons la facilité de remonter vers le nord par le détroit de Peel ou le canal de MacClintock, et alors...

—Capitaine, vint dire en ce moment James Wall, nous risquons d'être démontés de notre gouvernail par les glaces.

—Eh bien, répondit Hatteras, risquons-le. Je ne consentirai pas à le faire enlever. Je veux être prêt à toute heure de jour ou de nuit. Veillez, monsieur Wall, à ce qu'on le protège autant que possible, en écartant les glaçons ; mais qu'il reste en place, vous m'entendez ?

—Cependant, ajouta Wall...

—Je n'ai pas d'observations à recevoir, monsieur, dit sévèrement Hatteras. Allez.

Wall retourna vers son poste.

« Ah ! fit Hatteras avec un mouvement de colère, je donnerais cinq ans de ma vie pour me trouver au nord ! Je ne connais pas de passage plus dangereux. Pour surcroît de difficulté, à cette distance rapprochée du pôle magnétique, le compas dort, l'aiguille devient paresseuse ou affolée et change constamment de direction !

—J'avoue, répondit le docteur, que c'est une périlleuse navigation ; mais enfin, ceux qui l'ont entreprise s'attendaient à ces dangers, et il n'y a rien là qui doive les surprendre.

—Ah ! docteur ! mon équipage est bien changé, et, vous venez de le voir, les officiers en sont déjà aux observations. Les avantages pécuniaires offerts aux marins étaient de nature à décider leur engagement ; mais ils ont leur mauvais côté, puisque, après le départ, ils font désirer plus vivement le retour ! Docteur, je ne suis pas secondé dans mon entreprise, et si j'échoue, ce ne sera pas la faute de tel ou tel matelot dont on peut avoir raison, mais par le mauvais vouloir de certains officiers... Ah ! ils le payeront cher !

—Vous exagérez, Hatteras.

—Je n'exagère rien ! Croyez-vous que l'équipage soit fâché des obstacles que je rencontre sur mon chemin ? Au contraire ! On espère qu'ils me feront abandonner mes projets ! Aussi ces gens ne murmurent pas, et tant que le *Forward* aura le cap au sud, il en sera de même. Les fous ! ils s'imaginent qu'ils se rapprochent de l'Angleterre ! Mais si je parviens à remonter au nord, vous verrez les choses changer ! Je jure pourtant que pas un être vivant ne me fera dévier de ma ligne de conduite ! Un passage, une ouverture, de quoi glisser mon brick, quand je devrais y laisser le cuivre de son doublage, et j'aurai raison de tout !

Les desirs du capitaine devaient être satisfaits dans une certaine proportion. Suivant les prévisions du docteur, il y eut un changement soudain pendant la soirée ; sous une influence quelconque de vent, de courant ou de température, les ice-fields vinrent à se séparer ; le *Forward* se lança hardiment, brisant de sa proue d'acier les glaçons flottants ; il navigua toute la nuit, et le mardi, vers les six heures, il débouqua du détroit de Bellot.

Mais quelle fut la sourde irritation d'Hatteras en trouvant le chemin du nord obstinément barré ! Il eut, cependant, assez de force d'âme pour contenir son désespoir, et, comme si la seule route ouverte eût été la route préférée, il laissa le *Forward* redescendre le détroit de Franklin ; ne pouvant remonter par le détroit de Peel, il résolut de contourner la terre du Prince-de-Galles, pour gagner le canal de MacClintock. Mais il sentait bien que Shandon et Wall ne pouvaient s'y tromper, et savaient à quoi s'en tenir sur son espérance déçue.

La journée du 6 juin ne présenta aucun incident ; le ciel était neigeux, et les pronostics du halo s'accomplissaient.

Pendant trente-six heures, le *Forward* suivit les sinuosités de la côte de Boothia, sans parvenir à se rapprocher de la terre du Prince-de-Galles ; Hatteras forçait de vapeur, brûlant son charbon avec prodigalité ; il comptait toujours refaire son approvisionnement à l'île Beachey ; il arriva le jeudi à l'extrémité du détroit de Franklin, et trouva encore le chemin du nord infranchissable.

C'était à se désespérer ; il ne pouvait plus même revenir sur ses pas ; les glaces le poussaient en avant, et il voyait sa route se refermer incessamment derrière lui, comme s'il n'eût

jamais existé de mer libre là où il venait de passer une heure auparavant.

Ainsi, non-seulement le *Forcard* ne pouvait gagner au nord, mais ne devait pas s'arrêter un instant, sous peine d'être pris, et il fuyait devant les glaces, comme un navire fuit devant l'orage.

Le vendredi 8 juin, il arriva près de la côte de Boothia, à l'entrée du détroit de James Ross, qu'il fallait éviter à tout prix, car il n'a d'issue qu'à l'ouest, et aboutit directement aux terres d'Amérique.

Les observations faites à midi sur ce point donnèrent 70°51' pour la latitude, et 96°46'45" pour la longitude; lorsque le docteur connut ces chiffres, il les rapporta à sa carte, et vit qu'il se trouvait enfin au pôle magnétique, à l'endroit même où James Ross, le neveu de sir John, vint déterminer cette curieuse situation.

La terre était basse près de la côte et se relevait d'une soixantaine de pieds seulement, en s'écartant de la mer de la distance d'un mille.

La chaudière du *Forcard* ayant besoin d'être nettoyée, le capitaine fit ancrer son navire à un champ de glace, et permit au docteur d'aller à terre en compagnie du maître d'équipage. Pour lui, insensible à tout ce qui ne se rattachait pas à ses projets, il se renferma dans sa cabine, dévorant du regard la carte du pôle.

Le docteur et son compagnon parvinrent facilement à terre; le premier portait un compas destiné à ses expériences; il voulait contrôler les travaux de James Ross; il découvrit aisément le monticule de pierres à chaux élevé par ce dernier, il y courut; une ouverture permettait d'apercevoir à l'intérieur la caisse d'étain dans laquelle James Ross déposa le procès-verbal de sa découverte. Pas un être vivant ne paraissait avoir visité depuis trente ans cette côte désolée.

En cet endroit, une aiguille aimantée suspendue le plus délicatement possible, se plaçait aussitôt dans une position à peu près verticale sous l'influence magnétique; le centre d'attraction se trouvait donc à une très-faible distance, sinon immédiatement au-dessous de l'aiguille.

Le docteur fit son expérience avec soin. Mais si James Ross, à cause de l'imperfection de ses instruments, ne put trouver pour son aiguille verticale qu'une inclinaison de 89°59', c'est que le véritable point magnétique se trouvait réellement à une minute de cet endroit. Le Dr. Clawbonny fut plus heureux, et à quelque distance de là, il eut l'extrême satisfaction de voir son inclinaison de 90°.

"Voilà donc exactement le pôle magnétique du monde!" s'écria-t-il en frappant la terre du pied.

—C'est bien ici! demanda maître Johnson.

—Ici même, mon ami.

—Alors, reprit le maître d'équipage, il faut abandonner toute supposition de montagne d'aimant ou de masse aimantée.

—Oui, mon brave Johnson, répondit le docteur en riant, ce sont les hypothèses de la crédulité! Comme vous le voyez, il n'y a pas la moindre montagne capable d'attirer les vaisseaux, de leur arracher leur fer, ancre par ancre, clou par clou, et vos souliers eux-mêmes sont aussi libres qu'en tout autre point du globe.

—Alors comment expliquer...

—On ne l'explique pas, Johnson; nous ne sommes pas encore assez savants pour cela. Mais ce qui est certain, exact, mathématique, c'est que le pôle magnétique est ici même, à cette place!

—Ah! monsieur Clawbonny, que le capitaine serait heureux de pouvoir en dire autant du pôle boréal!

—Il le dira, Johnson, il le dira.

—Dieu le veuille!" répondit ce dernier.

Le docteur et son compagnon élevèrent un cairn sur l'endroit précis où l'expérience avait eu lieu, et le signal de revenir leur ayant été fait, ils retournèrent à bord à cinq heures du soir.

CHAPITRE XVII. — LA CATASTROPHE DE SIR JOHN FRANKLIN.

Le *Forcard* parvint à couper directement le détroit de James Ross, mais ce ne fut pas sans peine; il fallut employer la scie et les pétards; l'équipage éprouva une fatigue extrême. La température était heureusement fort supportable, et supérieure de trente degrés à celle que trouva James Ross à pareille époque. Le thermomètre marquait trente-quatre degrés (+2° centig.).

Le samedi, on doubla le cap Félix, à l'extrémité nord de la terre du roi Guillaume, l'une des îles moyennes de ces mers boréales.

L'équipage éprouvait alors une impression forte et douloureuse; il jetait des regards curieux, mais tristes, sur cette île dont il longeait la côte.

En effet, il se trouvait en présence de cette terre du roi Guillaume, théâtre du plus terrible drame des temps modernes! A quelques milles dans l'ouest s'étaient à jamais perdus l'*Erebus* et le *Terror*.

Les matelots du *Forcard* connaissaient bien les tentatives faites pour retrouver l'amiral Franklin et le résultat obtenu, mais ils ignoraient les affligeants détails de cette catastrophe. Or, tandis que le docteur suivait sur sa carte la marche du navire, plusieurs d'entre eux, Bell, Bolton, Simpson, s'approchèrent de lui et se mêlèrent à sa conversation. Bientôt leurs camarades les suivirent, nus par une curiosité particulière; pendant ce temps, le brick filait avec une vitesse extrême, et la côte, avec ses baies, ses caps, ses pointes, passaient devant le regard comme un panorama gigantesque.

Hatteras arpentait la dunette d'un pas ra-

pide. Le docteur, établi sur le pont, se vit entouré de la plupart des hommes de l'équipage; il comprit l'intérêt de cette situation, et la puissance d'un récit fait dans de pareilles circonstances; il reprit donc en ces termes la conversation commencée avec Johnson:

"Vous savez, mes amis, quels furent les débuts de Franklin; il fut moussé comme Cook et Nelson; après avoir employé sa jeunesse à de grandes expéditions maritimes, il résolut, en 1845, de s'élancer à la recherche du passage du nord-ouest; il commandait l'*Erebus* et le *Terror*, deux navires éprouvés, qui venaient de faire, avec James Ross, en 1840, une campagne au pôle Antarctique. L'*Erebus*, monté par Franklin, portait soixante-dix hommes d'équipage, tant officiers que matelots, avec Fitz-James pour capitaine; Gore, Le Vesconte, pour lieutenants; Des Vœux, Sargent, Couch, pour maîtres d'équipage, et Stanley pour chirurgien. Le *Terror* comptait soixante-huit hommes, capitaine Crozier, lieutenants: Little, Hogdson et Irving; maîtres d'équipage: Horesby et Thomas; chirurgien: Peddie. Vous pouvez lire aux baies, aux caps, aux détroits, aux pointes, aux canaux, aux îles de ces parages, le nom de la plupart de ces infortunés, dont pas un n'a revu son pays! En tout cent trente-huit hommes! Nous savons que les dernières lettres de Franklin furent adressées de l'île Disko et datées du 12 juillet 1845. "J'espère, disait-il, appareiller cette nuit pour le détroit de Lancaster." Que s'est-il passé depuis son départ de la baie de Disko? Les capitaines des baleiniers le *Prince-de-Galles* et l'*Entreprise* aperçurent une dernière fois les deux navires dans la baie de Melville, et, depuis ce jour, on n'entendit plus parler d'eux. Cependant, nous pouvons suivre Franklin dans sa marche vers l'ouest; il s'engagea par les détroits de Lancaster et de Barrow et arrive à l'île Beechey, où il passe l'hiver de 1845 à 1846.

—Mais comment a-t-on connu ces détails? demanda Bell le charpentier.

—Par trois tombes qu'en 1850 l'expédition Austin découvrit sur l'île. Dans ces tombes étaient inhumés trois des matelots de Franklin; puis, ensuite, à l'aide du document trouvé par le lieutenant Hobson, du *For*, et qui porte la date du 25 avril 1848. Nous savons donc qu'après leur hivernage, l'*Erebus* et le *Terror* remontèrent le détroit de Wellington jusqu'au soixante-dix-septième parallèle; mais au lieu de continuer leur route au nord, route qui n'était sans doute pas praticable, ils revinrent vers le sud...

—Et ce fut leur perte! dit une voix grave. Le salut était au nord."

Chacun se retourna. Hatteras, accoudé sur la balustrade de la dunette, venait de lancer à son équipage cette terrible observation.

"Sans doute, reprit le docteur, l'intention de Franklin était de rejoindre la côte américaine; mais les tempêtes l'assaillirent sur cette route funeste, et le 12 septembre 1846, les deux navires furent saisis par les glaces, à quelques milles d'ici, au nord-est du cap Félix; ils furent entraînés encore jusqu'au nord-nord-ouest de la pointe Victory; là même, fit le docteur en désignant un point de la mer. Or, ajouta-t-il, les navires ne furent abandonnés que le 22 avril 1848. Que s'est-il donc passé pendant ces dix-neuf mois? Qu'ont-ils fait, ces malheureux? Sans doute, ils ont exploré les terres environnantes, tenté tout pour leur salut, car l'amiral était un homme énergique! et, s'il n'a pas réussi..."

—C'est que ses équipages l'ont trahi peut-être," dit Hatteras d'une voix sourde.

Les matelots n'osèrent pas lever les yeux; ces paroles pesaient sur eux.

"Bref, le fatal document nous l'apprend encore, sir John Franklin succomba à ses fatigues le 11 juin 1847. Honneur à sa mémoire!" dit le docteur en se découvrant.

Ses auditeurs le découvraient en silence.

"Que devinrent ces malheureux privés de leur chef, pendant dix mois? Ils restèrent à bord de leurs navires, et ne se décidèrent à les abandonner qu'en avril 1848; cent cinq hommes restaient encore sur cent trente-huit. Trente-trois étaient morts! Alors les capitaines Crozier et Fitz-James élevèrent un cairn à la pointe Victory, et ils y déposèrent leur dernier document. Voyez, mes amis, nous passons devant cette pointe! Vous pouvez encore apercevoir les restes de ce cairn, placé pour ainsi dire au point extrême que John Ross atteignit en 1831. Voici le cap Jane Franklin! Voici la pointe Franklin! voici la pointe Le Vesconte! voici la baie de l'*Erebus*, où l'on trouva la chaloupe faite avec les débris de l'un des navires, et posée sur un traîneau! Là furent découverts des cailloux d'argent, des munitions en abondance, du chocolat, du thé, des livres de religion! Car les cent cinq survivants, sous la conduite du capitaine Crozier, se mirent en route pour Great-Fish-River! Jusqu'où ont-ils pu parvenir? Ont-ils réussi à gagner la baie d'Hudson? Quelques-uns survivent-ils? Que sont-ils devenus depuis ce dernier départ?"

—Ce qu'ils sont devenus, je vais vous l'apprendre! dit John Hatteras d'une voix forte. Oui, ils ont été découverts à la baie d'Hudson, et se sont fractionnés en plusieurs troupes! Oui, ils ont pris la route du sud! Oui, en 1854, une lettre du Dr. Rae apprit qu'en 1850, les Esquimaux avaient rencontré sur cette terre du roi Guillaume un détachement de quarante hommes, chassant le veau marin, voyageant sur la glace, traînant un bateau, maigres, livides, exténués de fatigues et de douleurs. Et plus tard, ils découvrirent trente cadavres sur le continent, et cinq sur une île voisine, les uns à demi-enterrés, les autres abandonnés sans sépulture, ceux-ci sous

un bateau renversé, ceux-là sous les débris d'une tente, ici un officier, son télescope à l'épaule et son fusil chargé près de lui, plus loin des chaudières avec les restes d'un repas horrible! A ces nouvelles, l'Amirauté pria la compagnie de la Baie d'Hudson d'envoyer ses agents les plus habiles sur le théâtre de l'événement. Ils descendirent la rivière de Back jusqu'à son embouchure. Ils visitèrent les îles de Montréal, Macconochie, pointe Ogle. Mais rien! Tous ces infortunés étaient morts de misère, morts de souffrance, morts de faim, en essayant de prolonger leur existence par les ressources épouvantables du cannibalisme! Voilà ce qu'ils sont devenus le long de cette route du sud jonchée de leurs cadavres mutilés! Eh bien! voulez-vous encore marcher sur leurs traces?"

La voix vibrante, les gestes passionnés, la physionomie ardente d'Hatteras produisirent un effet indescriptible. L'équipage, surexcité par l'émotion en présence de ces terres funestes, s'écria tout d'une voix:

"Au nord! au nord!"

—Eh bien! au nord! le salut et la gloire sont là! au nord! le ciel se déclare pour nous! le vent change! la passe est libre! pare à virer!"

Les matelots se précipitèrent à leur poste de manœuvre; les ice-streams se dégageaient peu à peu; le *Forcard* évolua et se dirigea en forçant de vapeur vers le canal de MacClintock.

Hatteras avait eu raison de compter sur une mer plus libre; il suivait en la remontant la route présumée de Franklin; il longeait la côte orientale de la terre du Prince-de-Galles, suffisamment déterminée alors, tandis que la rive opposée est encore inconnue. Evidemment, la débâcle des glaces vers le sud s'était faite par les pertuis de l'est, car ce détroit paraissait être entièrement dégagé; aussi le *Forcard* fut-il en mesure de regagner le temps perdu; il força de vapeur, si bien que, le 14 juin, il dépassait la baie Osborne et les points extrêmes atteints dans les expéditions de 1851. Les glaces étaient encore nombreuses dans le détroit, mais la mer ne menaçait plus de manquer à la quille du *Forcard*.

(A continuer.)

LES VÉTÉRANS DES GUERRES DE 1812 ET 1815.

— Nous extrayons du *Monde* de Paris, l'article suivant, signé P. De Cazes, laissant de côté la description de la bataille de Chateauguay empruntée à M. L. O. David, et qui a déjà paru dans nos colonnes.

"Dans une petite brochure officielle émanant du ministère de la milice, au Canada, nous avons constaté, entre autres choses, qu'en ce pays, la moyenne de la vie humaine est probablement plus élevée qu'en aucun autre pays au monde.

"Le document dont nous parlons est intitulé: *Etat indiquant les noms, âge et résidence des miliciens de 1812-1815.*"

"Comme son titre l'indique, ce volume contient un relevé de tous les miliciens canadiens vivants qui ont pris part aux guerres du commencement du siècle, entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

"L'année dernière, un député, instruit de l'état précaire dans lequel se trouvaient plusieurs de ces vieux défenseurs du sol canadien, fit un appel au Parlement, qui vota une allocation de 50,000 piastres (250,000 francs environ), pour être distribuées à titre de gratification, et partagées entre tous ceux qui pourraient faire valoir leur droit à cette récompense un peu tard venue. On croyait cette somme suffisante pour rémunérer largement les bénéficiaires de cette offrande faite par le pays aux derniers représentants de ses anciennes gloires militaires. On ne supposait pas que sur les 28,980 volontaires canadiens seulement qui s'étaient portés alors à la défense de leurs frontières, il y en eût beaucoup qui eussent survécu aux soixante-deux années qui les séparaient de cette époque.

"Ce ne fut donc pas sans étonnement que l'on vit arriver au bureau de la milice, chargé de régler cette affaire, trois mille trente-deux réclamations toutes appuyées par des titres plus ou moins authentiques. Cependant, vérification faite des droits respectifs des réclamants, il fut établi que deux mille huit cent cinq d'entre eux seulement, pouvaient soutenir leurs prétentions par des pièces inattaquables.

"C'est-à-dire qu'un dixième environ des volontaires canadiens enrégimentés en 1812 et 1815, était encore vivant au commencement de l'année 1876. Sur ce nombre, on comptait sept centaines et deux cent dix-sept nonagénaires.

"Pendant ces campagnes de 1812 et 1815, une bonne part des succès obtenus par les armes anglaises revient de droit aux volontaires canadiens, qui durent plusieurs fois à leur belle conduite sur le champ de bataille, d'être cités à l'ordre du jour de l'armée. Les annales militaires du temps relatent des faits d'armes remarquables et dignes des âges homériques, dont on donne tout le bénéfice à des compagnies de milice canadienne.

"Le colonel de Salaberry, commandant le bataillon des voltigeurs, dont la force et la bravoure sont devenues légendaires par tout le pays, est trop intimement lié à cette époque, pour que nous résistions au désir de parler un peu de lui, quand nous nous occupons de ceux de ses vieux compagnons d'armes qui lui ont survécu.

"Le lieutenant-colonel de Salaberry descendait d'une noble famille basque. Son grand-père, Michel d'Irumberry de Salaberry, était venu à la Nouvelle-France en l'année 1735, comme capitaine de frégate de la marine royale

française; il s'y établit et se maria bientôt. Après avoir vaillamment combattu pour conserver le Canada à la France, le père de notre héros accepta le fait accompli lorsqu'eut lieu le traité de 1763, par lequel Louis XV céda toutes les colonies de l'Amérique du Nord à l'Angleterre. Il devint même, plus tard, un des intimes amis du duc de Kent, père de la reine Victoria, qui vint à Québec en 1791, à la tête de son régiment, et y passa quelque temps. Michel de Salaberry et trois de ses frères obtinrent, grâce à la haute protection du prince, des commissions dans l'armée anglaise. Trois ans plus tard, de ces quatre jeunes officiers pleins de santé et de force, il était le seul survivant; deux moururent de la fièvre aux Indes, à quelques semaines d'intervalle, et le plus jeune fut tué, à l'âge de dix-neuf ans, pendant qu'il montait, à la tête de sa compagnie, à l'assaut de Badajoz.

"Taillé en Hercule, beau, brave, bon, mais irascible en diable, frappant fort et dru, le jeune officier était adoré de ses soldats, respecté de ses camarades et très-apprécié de ses chefs, dont l'un, le général baron de Rottenburgh, ne l'appelait, à cause de sa trop grande vivacité, que *M. le marquis de la poudre à canon*.

"Après avoir rapidement conquis à la pointe de l'épée le grade de lieutenant-colonel, le dernier auquel put aspirer à cette époque, un officier catholique dans les rangs de l'armée anglaise, il préféra retourner chez lui plutôt que d'occuper toute sa vie, une position qui n'était pas en rapport avec ses brillantes aptitudes militaires. Il n'était marié que depuis quelques mois seulement quand éclata cette guerre de 1812, pendant laquelle il s'illustra tout en faisant rejaillir une partie de sa gloire sur ses compagnons d'armes et toute la nationalité Canadienne-française.

"Un combat que l'on peut classer parmi les plus audacieux faits d'armes dont l'histoire fasse mention, qui eut lieu dans les plaines de Châteauguay, le 26 octobre 1813, valut au vaillant colonel le surnom glorieux de *Héros de Châteauguay*."

LES NUITS CHAUDES. — Description empruntée au *Sun*.

Dès le coucher du soleil, le petit square pavé qui se trouve devant Old Bowery, aux Cinq-Pointes, se remplit d'une multitude d'hommes, femmes et enfants, parlant dans une demi-douzaine de langues diverses et emplissant l'air d'une rumeur continue qui, entendue d'un block ou deux, semble très-étrange. Les enfants jouent autour de la fontaine, et les gens mûrs, assis sur le pavé ou appuyés aux clôtures, causent de cette terrible chaleur.

On dirait que tout le monde est dehors; Baxter street ressemble à un grand bazar, où va, vient, cause, chante, crie et rit une multitude de personnes à demi-vêtues. Un *tenement* de Baxter street, par une chaude nuit d'été, est le purgatoire sur terre. La chambre, de 12 pieds carrés au plus, contient un poêle, les hardes suspendues contre le mur, une table, des plats, des ustensiles culinaires; c'est la place où la famille entière vit, mange et dort. La famille qui a une petite chambre supplémentaire pour dormir s'estime très-heureuse, et dans les meilleurs *tenements*, un appartement de trois pièces passe pour une résidence princière....

Hier soir, avant 9 heures, des milliers de personnes de cet affreux quartier étaient déjà installées dans les rues pour y rester jusqu'au matin. Tout le long de Baxter street et des rues adjacentes, les trottoirs étaient bordés de couvertures et de paillasses sur lesquelles dormaient des enfants à moitié nus, tellement pressés les uns contre les autres qu'il était presque impossible au passant de trouver un endroit où poser le pied. Beaucoup dormaient sur les portes des caves, ou même simplement sur les dalles du trottoir....

Un grand charriot découvert servait de perchoir à une douzaine de garçons turbulents qui chantaient, criaient et racontaient des histoires, roulant le plus souvent sur le vaillant Custer, qui, affirmait l'un des narrateurs, était un meilleur combattant indien que Texas Jack.

Une heure plus tard, il était curieux de voir les femmes et les jeunes filles, assises sur le rebord des trottoirs, faire leur toilette de nuit en enroulant leurs cheveux et en les enveloppant d'un châle. L'une après l'autre, elles s'étendaient à la belle étoile, près des enfants, et, sans se soucier des passants qui les froiaient presque du pied, elles se plongeaient dans un sommeil en apparence confortable. Graduellement, le bruit des rues s'éteignait. Un groupe de jeunes filles qui chantaient le *Star Spangled Banner* se sont endormies l'une après l'autre, et les conteurs d'histoires du charriot, s'allongeant à leurs places respectives, sont partis pour le pays des rêves.

Ensuite les hommes ont ôté leurs bottes (*graciously*!) et se les plaçant sous la tête pour oreillers, ils se sont couchés sur des planches ou sur la pierre du trottoir, quelques-uns s'étendant en travers des portes comme sentinelles.

"C'est ainsi qu'ils dorment toutes les nuits, à fait observer un policeman philosophe, et nous ne les dérangeons pas. Si nous les faisons rentrer, la chaleur les tuerait."

On parlait d'un jeune homme adonné à la poésie, mais dont la spécialité était de puiser une grande partie de sa verve au fond de la dive bouteille.

—Il aime passionnément à faire des vers, dit quelqu'un.

—Il aime mieux les boire, reprit un autre.



L'OPINION PUBLIQUE, 31 AOUT 1876

LE CHEMIN SEMÉ DE FLEURS

LES CANADIENS DE L'OUEST

JOSEPH ROLETTE

XIX

Au mois de juin et de juillet 1839, Mgr. Laras, évêque de Dubuque, visita pour la première fois les établissements canadiens de Saint-Pierre (Minnesota) et de la Prairie-du-Chien. A Saint-Pierre, il trouva cent quatre-vingts catholiques auxquels son arrivée causa une joie extrême, car ils n'avaient jamais encore vu de prêtre et encore moins d'évêque.

Mgr. Laras fut, durant son séjour à Saint-Pierre, l'objet des attentions empressées de l'épouse du capitaine Hooe, commandant du fort. Madame Hooe, "fervente catholique," nous dit ce bon évêque, était la fille aînée de Rolette.

Après avoir passé quinze jours à Saint-Pierre, Mgr. Laras se dirigea vers la Prairie-du-Chien. "Là, dit-il, est un village français composé d'environ mille habitants; il appartient au diocèse du Détroit. Point d'église, point de prêtre; on nous conjura d'y passer quelques jours: une telle demande pouvait-elle être refusée? Après douze jours d'instruction, travaillant depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, ne déjeunant jamais qu'à une heure, nous avons été assez heureux pour baptiser vingt-cinq catéchumènes, tant idolâtres que protestants, bénir vingt mariages, administrer la sainte communion à quatre-vingt-six personnes, et la confirmation à cinquante-deux; enfin, placer solennellement, après une belle procession, la première pierre d'une église qui aura cent pieds sur cinquante."

Rolette ne contribua pas peu à l'érection de l'église mentionnée par Mgr. Laras, et qui est aujourd'hui un superbe édifice. Ce fut lui qui choisit l'emplacement du temple, et il donna généreusement mille piastres, pour commencer les travaux, au Rév. P. Cretin, le premier prêtre résident de la Prairie-du-Chien: cet intrépide missionnaire fut nommé le premier, quelques années plus tard, au siège épiscopal de Saint-Paul, Minnesota.

XX

Vers ce temps-là, Rolette fit un voyage à New-York avec sa famille. Il fut reçu très-cordialement par l'opulent Astor, qui fut pendant plus de dix ans le président de la Compagnie américaine de fourrures. Cette excursion par les grands lacs dura plusieurs semaines, et fut pour tous l'objet d'agréables impressions.

La prospérité est assez souvent suivie de l'adversité. Ce fut le cas pour la Compagnie américaine de fourrures. Après avoir atteint tout le succès possible et avoir étendu son commerce jusque dans les postes les plus éloignés, elle commença à se ressentir de la diminution des produits de chasse. Elle fit bientôt des pertes considérables, et le commerce ne s'améliorant pas, il lui fallut déposer son bilan.

La ruine de la Compagnie fut celle de Rolette. Il eut pu amasser une fortune énorme et se mettre à l'abri des mauvais jours, s'il n'eut été charitable, hospitalier, généreux jusqu'à l'excès. Mais, nous dit une personne qui le connut bien: "Comme tous les traitants, s'il faisait de l'argent rapidement, il le dépensait encore plus vite. Pendant longtemps, il fut l'homme le plus riche de cette partie du pays, et eut, par conséquent, une influence considérable; mais, hélas! il est mort pauvre."

Rolette s'éteignit à la Prairie-du-Chien, le 1er décembre 1842, d'une attaque d'apoplexie. Il rendit le dernier soupir en présence de sa famille éplorée. Ses restes reposent dans le cimetière catholique de la Prairie-du-Chien, à côté des cendres de sa première femme et de quelques-unes de ses enfants, moissonnées par la mort à la fleur de l'âge.

Rolette fut non-seulement le traitant le plus actif, le plus considérable de cette partie du Nord-Ouest; non-seulement il gouverna cette région pendant longtemps, pour employer l'expression de M. John H. Folsom, son vieil ami; mais il en fut encore l'homme le plus éclairé, le mieux instruit. Certains écrivains ont pu diminuer l'importance de son rôle, pour grandir à ses

dépens ceux qui agissaient seulement sous ses ordres; mais ceux qui l'ont le mieux connu savent lui reconnaître une supériorité incontestable sur la plupart des hommes de cette région. Sa société fut vivement recherchée par tous les hommes de distinction qui visitèrent à cette époque la Prairie-du-Chien, et aux noms que nous avons déjà eu l'occasion de citer, nous pouvons ajouter ceux du général Taylor et de Jefferson Davis, le futur chef de l'insurrection du Sud, et qui maintes fois reçurent l'hospitalité sous son toit.

Rolette conserva toujours dans son langage et sa correspondance une teinte classique que le milieu peu littéraire où il s'agitait ne put faire disparaître. Sa correspondance, tenue indifféremment en français ou en anglais, décelait un esprit vif et une intelligence bien cultivée. Dans ses dernières années, il aimait surtout à revoir les livres qui avaient fait l'objet de ses premières études. S'étant procuré un jour un volume des poésies d'Horace, il lui arriva de dire: "Voilà un vieil ami que je n'ai pas revu depuis longtemps," et il s'adonna à la lecture du célèbre poète romain avec un charme visible.

Son prestige sur les sauvages ne fit que s'accroître avec les années. Il était connu de toutes les peuplades depuis Saint-Louis jusqu'à la colonie de Lord Selkirk, et depuis la rivière Wisconsin jusqu'à Mackinaw et au lac Drummond. Les Sioux surtout l'affectionnaient, et lorsqu'il visitait les différents postes du Missouri, des bandes entières allaient saluer l'homme pour lequel leurs chefs professaient un si haut respect. Aussi les indigènes l'avaient-ils surnommé *Shéo*—le roi Rolette.

XXI

A l'exception de Charles-Frédéric—le héros de 1812—les autres frères et sœurs de Rolette, attirés sans doute par ses succès, émigrèrent tour à tour dans l'Ouest. Tous furent l'objet de sa plus vive sollicitude.

Laurent Rolette tenta plusieurs fois le commerce des pelleteries, avec le concours de son frère, mais il n'eut guère de succès. Il fit pendant plusieurs années la traite au lac Drummond, en société avec un nommé Berthelot. Hippolyte émigra d'abord à Saint-Louis, puis à Galena, où il s'éteignit.

Des sœurs de Rolette, Julie épousa, à la Prairie-du-Chien, Jean Brunet, natif de la Gascogne, qui, comme nous l'avons déjà vu, fut nommé juge et forma partie de la législature du Wisconsin. Julie se maria à un protestant du nom de Grant, dont elle n'eut que des mauvais traitements. Angèle s'éteignit à la Prairie-du-Chien, et une autre, dont le prénom nous est inconnu, épousa un M. Hamilton et vécut ignorée dans une ile.

Rolette laissa plusieurs enfants qu'il avait fait élever avec beaucoup de soins et à grands frais, à une époque où les bonnes maisons d'éducation ne se trouvaient qu'à de grandes distances, dans les centres importants.

Emilie, l'aînée, fut envoyée à l'âge de sept ans, en 1818, au couvent français du Sacré-Cœur, à Florissant, Missouri. Elle passa un an à Saint-Louis en 1823, sous la direction d'un professeur particulier, puis elle se rendit à Cincinnati pour y apprendre l'anglais. Revenue à la Prairie-du-Chien, à l'âge de 17 ans, elle alla ensuite demeurer à la Baie-Verte, où elle épousa le capitaine Alex. S. Hooe, un officier de la garnison, gradué de West-Point, en 1827. Le capitaine Hooe perdit un bras dans l'une des batailles de la guerre du Mexique, et mourut des suites de sa blessure à Bâton-Rouge, Louisiane, dix-sept mois plus tard, au mois de décembre 1847; la bravoure dont il fit preuve dans cette bataille lui avait mérité le titre de major.

Madame Hooe fut nommée exécutrice testamentaire, à la mort de son père, et elle dut consacrer plusieurs années à des procès qui ne lui rapportèrent rien. Elle demeura aujourd'hui à Washington, D. C., et est mère de plusieurs enfants. Bon ton, aménité de manières, intelligence d'élite, rare piété, vertus de la femme chrétienne: rien n'a manqué à madame Hooe pour la faire respecter et lui valoir d'agré-

ables relations avec quelques-unes des familles les plus distinguées de la capitale américaine.

Elizabeth reçut son instruction en même temps qu'Emilie. Elle mourut de consommation à la Prairie-du-Chien, à l'âge de 29 ans. Henriette épousa le lieutenant Storer, de l'armée américaine, et s'éteignit deux ans après son mariage à Bâton-Rouge, à l'âge de 21 ans.

Joseph Rolette, junior, fut aussi élevé avec soin, et sa sœur Virginie fut envoyée d'abord à New-York, pour y recevoir son éducation, puis au couvent de la Visitation à Georgetown, dans le district de la Colombie, l'établissement de ce genre le plus en vogue aux Etats-Unis. Elle mourut d'une congestion cérébrale sur le Mississippi, à bord même du bateau qui la ramenait chez son père; elle n'avait que seize ans. Frédéric, le plus jeune membre de la famille, s'éteignit en bas âge, en 1824.

Madame Rolette épousa, deux ans après la mort de son mari, M. L. H. Dousman; ce dernier, employé d'abord par Rolette dans la traite, devint ensuite membre de la Compagnie américaine de fourrures. Dousman sut prendre des mesures pour obtenir possession de tous les biens de Rolette, et madame Hooe et les autres membres de la famille lui disputèrent vainement devant les tribunaux, pendant plusieurs années, une part de l'héritage paternel.

JOSEPH TASSÉ.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 22 août.—Un télégramme de Semlin à l'Agence Reuter, dit que 40,000 Turcs, sous le commandement de Kerim Pacha, ont rencontré les Serbes entre Supovatz et Alexinatz, dimanche. Ils firent plusieurs attaques, mais chacune fut repoussée. Une aile des Serbes prit même l'offensive avec succès.

La bataille a commencé lundi. On considère comme probable que les Serbes rétrograderont jusqu'à Alexinatz, et qu'une bataille décisive y sera livrée.

Si les Serbes gagnent cette bataille, la guerre continuera; sinon, ils chercheront à conclure la paix.

Belgrade, 22.—On annonce officiellement que les troupes serbes, sous les ordres du général Horvatovitch, ont repris hier Gurgosovatz et ont occupé Tréshada.

Londres, 23.—Une dépêche de l'Agence Reuter, datée de Belgrade à midi, annonce que mardi, le général Tchernayeff a soutenu les attaques répétées des forces unies d'Eynef Pacha et de Kerim Pacha, qui tentèrent de s'emparer d'Alexinatz. Les Turcs ont été repoussés dans toutes les directions.

La bataille a recommencé mercredi de bonne heure, et jusqu'au moment actuel, les Serbes maintiennent leur position.

Vienne, 23.—Des nouvelles reçues aujourd'hui de Belgrade rapportent que le parti de la guerre a conquis la prépondérance. Outre qu'il a envoyé le colonel Montverde à Belgrade pour presser la continuation de la guerre, le général Tchernayeff a fait tenir au prince Milan des dépêches où il s'engage à regagner les positions perdues, à chasser complètement les Turcs de la Serbie, et à porter la guerre sur leur propre territoire.

Il a aussi protesté favorablement contre les tendances pacifiques du prince Milan. Les ministres Serbes supportant le gén. Tchernayeff, le prince a fini par céder, et a ordonné la continuation des hostilités.

Londres, 24.—Une dépêche d'Alexinatz au Standard dit que le gén. Tchernayeff a attaqué Ali Saib, mercredi à midi. Vingt bataillons serbes avec deux batteries d'artillerie, ont traversé la vallée conduisant au nord-est d'Alexinatz. Les Turcs s'aperçurent de ce mouvement et voulurent s'y opposer; malgré le nombre, ils n'abandonnèrent pas leurs positions, mais ils ont subi des pertes énormes, presque tous leurs officiers ont été tués ou blessés.

Les Serbes ont combattu à l'abri d'un bois, mais à six heures du soir, ils se sont retirés sur Alexinatz. Leurs pertes, tant en morts qu'en blessés, sont de mille hommes.

Une dépêche de Belgrade dit que les Turcs ont fait trois attaques désespérées sur les positions des Serbes à Alexinatz, et que quelques bataillons serbes ont perdu plus d'un quart de leur effectif. Plusieurs officiers russes ont été tués. Les pertes des Turcs ont été aussi très-considérables, car ils étaient exposés au feu croisé de l'artillerie des retranchements. Le gén. Tchernayeff, qui commandait les Serbes en personne, a réussi à repousser les Turcs dans toutes les rencontres.

Ottawa, 24.—Le ministre de l'intérieur a reçu ce matin de M. Dickenson, commissaires des Indiens, une lettre datée le 7 août de Fort Ellice. Il dit qu'un petit nombre d'Indiens se sont présentés pour recevoir leur indemnité; les autres étaient occupés à la chasse au buffle, qui, cette année, promet d'être très-heureuse.

Le 5 courant, M. Dickenson a rencontré l'inspecteur Shurtcliffe qui se rendait à Winnipeg

pour y conduire deux Indiens accusés de meurtre. L'inspecteur dit que les Sioux américains qui sont sur le sentier de la guerre, ont envoyé des présents de tabac aux Pieds-Noirs, et leur ont demandé de se joindre à eux. Les Pieds-Noirs ont répondu qu'ils étaient trop amis de la paix pour s'engager dans le conflit. Voyant cela, les Sioux leur ont expédié un messageur pour leur faire savoir que, lorsqu'ils seraient débarrassés des Américains, ils envahiraient leur territoire. Les Pieds-Noirs ont fait part de ces menaces aux autorités, qui les ont assurés qu'ils seraient protégés efficacement par les troupes canadiennes.

Philadelphie, 22.—Hier, 28,977 personnes ont visité l'Exposition du Centenaire. On remarque que depuis la cessation des chaleurs, les étrangers arrivent en plus grand nombre.

San-Francisco, 22.—La dépêche suivante a été reçue de Victoria, Colombie Anglaise:

"La question du chemin de fer a causé en cette ville une vive agitation. Lord Dufferin a fait remarquer à la députation qui lui avait été envoyée, que le projet d'un chemin de fer direct était à la veille d'être abandonné, et que la seule question à considérer était celle des compensations. La population est désappointée et mécontente du résultat de l'entrevue, et on craint qu'il en découle des conséquences fâcheuses. Les habitants de la Colombie disent qu'ils ont été induits à se joindre à la confédération par des promesses menteuses, que le Canada n'avait pas l'intention de tenir. On parle d'une grande démonstration populaire."

San-Francisco, Cal., 24.—Une dépêche de Victoria, Colombie Anglaise, dit que mardi, une députation a présenté à lord Dufferin, une pétition exposant les griefs de la province. Le gouverneur-général a refusé de recevoir cette adresse, disant qu'elle devait être présentée à la Couronne.

—Le Standard publie plusieurs articles à ce sujet; il dit que si le chemin de fer ne se construisait pas par voie de terre, et si les conditions de lord Carnarvon n'étaient pas remplies, il s'en suivrait une séparation.

Vienne, 25.—Le journal *La Correspondance Politique* publie les détails suivants au sujet des ouvertures de paix du prince Milan. Après six jours de combat autour d'Alexinatz sans résultat effectif pour les Turcs ni pour les Serbes, l'honneur militaire doit être satisfait, et la continuation de la guerre n'entraînerait qu'un sacrifice inutile de vies et d'argent. C'est pourquoi le prince a convoqué les représentants des puissances garantes, et leur a déclaré qu'il était prêt à accepter avec gratitude leurs bons offices. Il leur demanda d'employer leur influence à rétablir la bonne entente entre lui et la Porte, et d'amener la cessation des hostilités partout, y compris le Monténégro.

Les représentants étrangers se sont mis immédiatement en communication avec leurs gouvernements respectifs au moyen du télégraphe.

SAINT-ANNE DE YAMACHICHE.—Nous lisons dans le *Journal des Trois-Rivières*:

"Cette année, la fête de sainte Anne a été marquée, à Yamachiche, par trois éclatants miracles opérés en présence d'une foule de témoins dignes de foi. Nous n'avons pu malheureusement nous procurer de détails sur les trois personnes visiblement guéries par la bonne sainte Anne. Nous savons seulement que l'une d'elles est une demoiselle Toupin, de St. Justin, qu'elle avait perdu l'usage d'une jambe et qu'elle marchait péniblement à l'aide d'une béquille. Le jour de la fête, elle se rendit à l'église, avec l'aide de sa mère et d'un de ses frères. Elle se confessa, communia et se rendit aux pieds de la statue de sainte Anne, placée à l'entrée du cimetière. Elle prononça à haute voix, en présence de plusieurs personnes, ces paroles: "O grande et bonne sainte Anne, il faut que vous me guériez; je vous remets cette béquille, gardez-la." Après avoir prononcé ces paroles, elle se leva en s'écriant: "Je suis guérie! je suis guérie!" En effet, elle était parfaitement guérie, et marcha d'un pas ferme vers l'église pour remercier la bonne sainte Anne de sa miraculeuse guérison.

Ces miracles ont causé une profonde sensation dans toute la paroisse d'Yamachiche, et l'on se propose d'élever un monument à l'endroit où se sont opérés les trois miracles en question. Chaque année, il vient toujours un nombre considérable de pèlerins au sanctuaire de la bonne sainte Anne; et le nombre des pèlerins va toujours en augmentant. Il s'est déjà opéré une quarantaine de miracles à Yamachiche, comme l'attestent les béquilles placées dans le chœur de l'église d'Yamachiche, et que le public peut voir tous les jours.

Les pèlerinages à la bonne Sainte-Anne d'Yamachiche, pour n'être pas aussi fréquents que ceux de Beaufort, n'en sont pas moins célèbres, assurément. On dit même que cette année, les habitants d'une paroisse du sud du Saint-Laurent doivent venir en pèlerinage à Yamachiche et y faire chanter une messe en l'honneur de la grande sainte Anne."

Quelques coquilles ramassées en corrigeant les épreuves:

—Le *déser* (dessert) séparait encore les fiancés de la signature du contrat de mariage.

—Adresse: No. . . . rue Sault-au-Matelas.

—Le pauvre homme était sans *em*poi (emploi).

—Rien de plus triste que les *réparations* (séparations).

—Grande vente au bureau de M. un tel, *en* chanteur (encanteur).

—Ses *chevauc* (cheveux) étaient en désordre.

BONHEUR ET LONGÉVITÉ

IV

“ Les passions sont les semences des vertus, et pour peu de peine qu'on se donne à les cultiver, on en recueille des fruits agréables.”

La vie organique ou physique est sous la dépendance continue de deux forces principales : la force vitale ou d'assimilation, et la force chimique ou de désassimilation. La première s'empare de tous les éléments vitaux qui pénètrent dans l'organisme, se les incorpore d'une manière intime ; morts, elle les anime, les vivifie de sa vie propre, de sorte qu'après quelques moments de son action sur eux, ils ne font qu'un tout avec elle, un tout indivisible. La seconde enlève à l'économie tout ce qui lui est inutile, le surplus de ses besoins, ce détritus varié dont une prolongation dans le système amène en peu de temps des effets morbides les plus graves.

Celle-là, après un bon repas, convertit les parties alimentaires essentiellement nutritives en une solution chyleuse qui, pénétrant dans la circulation du sang, le nourrit, le fortifie. Celle-ci s'empare des substances non absorbées, en fait une masse compacte dont elle débarrasse la nature à un moment donné. Dans le travail de la respiration, l'une enlève à l'air son principe vital qui est l'oxygène, et l'autre expulse au dehors le carbone dont la plus légère accumulation serait nuisible. Ces deux forces, sans lesquelles la vie ne peut pas être, quoique bien distinctes sont d'une dépendance absolue l'une de l'autre. Suspendez les fonctions de la force vitale, et la force chimique sera dans le trouble, et réciproquement ; l'harmonie sera rompue, et tout sera dans un état morbide désespérant. Ces deux forces de création et de destruction ne s'exercent pas avec la même vigueur à toutes les époques de la vie. A ce sujet, nous pourrions diviser celle-ci en trois périodes bien tranchées. Dans la première, la force de création l'emporte sur la force de destruction, de là accroissement rapide dans le jeune âge. Dans la deuxième, elles se tiennent en équilibre, ce qui cause cette station de vitalité qui fait croire à l'homme mur qu'il ne doit jamais mourir. Dans la troisième, la destruction l'emporte sur la régénération ; aussi, le vieillard sent sa vie s'en aller chaque jour avec ses forces ; il y a alors cette dissolution incessante et graduelle, que la mort, hélas ! vient toujours compléter trop tôt.

La vie morale est également liée à deux forces en quelque sorte très-ressemblantes aux forces physiques que nous venons de faire connaître au lecteur. Nous pouvons les nommer forces créatrices du bien, et forces destructives du mal. Les forces créatrices nourrissent l'âme de sa nourriture primitive, du bien, du beau et du bon sous toutes leurs formes. Avec elle, l'âme est dans toute son effervescence première, telle que sortie des mains de l'Etre créateur. Les forces destructives empêchent la prédominance des instincts sur la volonté, chez l'homme intelligent ; car chez l'ignorant, qui n'a aucune notion de sa capacité morale, elle ne saurait exister. Ces deux forces, comme on le voit, sont sous le contrôle d'une puissance supérieure, également le même dans les deux cas.

Les premières s'affirment dans la pratique de toutes les vertus, dans la satisfaction des nobles penchants. Les dernières ont leur application quand les instincts brutaux, qui veulent accaparer l'homme et en être le mobile, quand ces instincts brutaux, disons-nous, sont domptés. Avec celles-là, nous vivons avec ce qu'il y a de beau et d'attrayant dans ce monde, que plusieurs regardent comme un idéal et qui devient facilement une douce réalité. Avec celles-ci, nous échappons à tout ce qu'il y a de laid et repoussant, qui, trompeuse si-rène, nous appelle de loin avec une voix qui semble douce. L'âme, gardée par ces deux sentinelles actives, sous la direction plus active encore d'une volonté, telle que nous l'avons déjà étudiée, passe la vie dans des délices que jamais remords vient troubler par quelque souvenir d'un triste

passé, et dans des délices que l'avenir ne peut qu'augmenter.

L'âme, au contraire, qui veut se soustraire à leur vigilance est comme une embarcation qui a perdu et ses voiles et ses rames, qui vogue au gré des flots et des vents, et qui se voit bientôt blessée, meurtrie aux flancs des rochers. L'homme qui possède une telle âme ne vit que de déceptions et d'orgies, ne fait que courir d'abîmes en abîmes, *abyssus abyssum vocat*. Honteux de lui-même, il voudrait se cacher à lui-même et à tous, et le peuple qui le voit passer dit en le montrant du doigt : “ C'est un homme perdu.” Le peuple, disons-nous, voilà le philosophe, qui, se jugeant bien mal lui-même, comme presque tous les philosophes, sait néanmoins quelquefois parfaitement bien juger les autres... En effet, que dit-il de l'homme tel que nous l'entendons, c'est-à-dire maître de lui, maître et des vertus qu'il veut conserver et des vices qu'il veut fuir ? Voilà un caractère, dit-il, voilà un homme ; et de l'autre qui est esclave de ses instincts : ce n'est pas un caractère, ce n'est pas un homme. Tel est le jugement du peuple, et son jugement, d'accord ici avec la saine raison, est un bon jugement.

D'après ces quelques réflexions, nous admettons donc l'existence des passions non pas à la manière des philosophes, qui, les assimilant à la matière, regardent leur existence comme aussi indispensable au système humain que celle des globes planétaires l'est aux cieux, et prétendent qu'il doit y avoir pour elles une attraction dans le genre de celle créée par Newton. Non ; nous admettons les passions comme la doctrine chrétienne les admet, c'est-à-dire en les faisant consister “ dans ces mouvements de l'âme qui, poursuivant le véritable bonheur, cherche le bien et fuit le mal.”

Nous avons divisé tout-à-l'heure la vie organique en trois périodes ; nous donnerons à la vie morale une même division. Les passions étant instinctives, affectives ou intellectuelles, selon qu'elles appartiennent aux premières années de la vie, à l'âge mur, ou aux dernières années de la vie, nous les étudierons tour à tour dans cette division que la nature semble leur avoir donnée ; pour nous donc, elles auront pour point de départ la sensation, l'amour et l'intelligence.

Avant de passer à l'étude détaillée des passions, il aurait été juste de donner place à quelques réflexions sur les tempéraments—cette question physique et morale si étudiée depuis Hippocrate—à qui on fait jouer un si grand rôle dans les habitudes. Nous n'en dirons qu'un mot qui nous vient d'un célèbre philosophe allemand : “ Il n'y a que deux tempéraments — les autres n'en sont que des modifications — le tempérament actif, qui contrôle la volonté, et le tempérament passif, qui est contrôlé par la volonté.” Mais on doit comprendre que, pour nous qui ne voulons qu'une volonté maîtresse des puissances morales et physiques, cette simple variété de tempéraments n'existe pas, et que, pour être d'accord avec nous-même, nous ne pouvons admettre qu'un seul tempérament, à qui nous conserverons le nom de passif. En effet, il ne peut en être autrement ; le tempérament n'est que la résultante des penchants naturels ; or, nous ne voulons de l'existence continue de ces penchants que comme assujettie à la volonté ; donc, un seul tempérament que nous venons donner à la grande famille de l'humanité, mais un tempérament sublime et puissant, qui opère les merveilles d'une fée mystérieuse, en changeant les sources de malheur en fontaines d'une eau pure et limpide, qui ne coule avec elle que douce gaieté et bonheur.

SÉVERIN LACHAPPELLE,

Ville Saint-Henri.

M. D.

SUCCÈS EN AFFAIRES. — Le succès de plusieurs en affaires peut être attribué dans une grande mesure à leur bonne santé. Un homme malade ne peut travailler. Quelque ambitieux que soit un homme, quelque désir qu'il ait de s'enrichir, si son énergie est minée par la maladie, il ne court aucune chance. Mais si le sang est conservé pur et sain, la maladie ne pourra faire aucune impression sur le système. Le meilleur remède pour toutes les maladies du sang, c'est le PURIFICATEUR DE WINGATE.

VARIÉTÉS

DÉPLORABLE ACCIDENT. — Vendredi, le 4, vers trois heures de l'après-midi, un déplorable accident est arrivé à la nouvelle cathédrale de la rue Dorchester. Les cordes retenues un échafaudage monté à une grande hauteur se sont rompues, et trois ouvriers ont été précipités sur un tas de pierre de taille. Ils sont morts après avoir reçu les dernières consolations de la religion. M. le coroner Jones a ouvert une enquête.

LA PLAIE DES SAUTERELLES. — On mande de Saint-Paul que des nuées de sauterelles infestent le nord-ouest, l'ouest et le sud-ouest de l'Etat de Minnesota. Les dommages sont incalculables. On compte par centaines les agriculteurs qui ont absolument tout perdu et qui se trouvent sans moyens de subsistance. On écrit au *Pioneer Press* que la section de pays s'étendant depuis le comté de Jackson jusqu'au Dakota à l'ouest et jusqu'à l'Iowa au sud fourmille de ces insectes destructeurs. Ils ont dévoré toutes les récoltes, et tel est le découragement des cultivateurs, que beaucoup ont pris le parti d'émigrer.

EXTRADITION. — On verra par la correspondance télégraphique ci-dessous, datée de Toronto le 27 juillet, que les autorités canadiennes ne paraissent nullement disposées à accepter pour leur compte l'interprétation donnée par le ministère britannique au traité d'extradition entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.

Il y a quelques mois un jeune homme de couleur, nommé Maraine Smith, est entré dans une maison à Détroit (Michigan), et sans provocation a mortellement blessé d'un coup de feu un homme blanc. Smith a ensuite traversé la rivière et s'est réfugié à Windsor, où il a été arrêté et écroué. Son extradition a été demandée, et le crime ayant paru suffisamment prouvé au juge canadien qui l'a interrogé, sa reddition a été ordonnée. C'est précisément à cette date que s'est élevé le différend entre les autorités de la Grande-Bretagne et celles des Etats-Unis à propos de l'affaire Winslow, et que la clause du traité relative à l'extradition a été abrogée. C'est évidemment bien que la reddition de Smith eût été ordonnée, les autorités des Etats-Unis n'ont pas demandé qu'on leur livrât ce meurtrier, qui est encore en prison. Aujourd'hui, son avocat a réclamé sa mise en liberté, mais le chief-justice a rejeté la requête, et l'avocat a annoncé qu'il la renouvellerait dans un mois.

Le chief-justice a évidemment agi en vertu d'instructions du ministre de la justice, lequel, en dépit du comte Derby, est disposé à rendre tous les criminels. La reddition de Worms est un exemple de l'opinion publique prédominante au Canada, qui est en faveur de l'application la plus large possible du traité d'extradition.

REMEDÉ CONTRE LES BRULURES. — Les brûlures étant toujours accidentelles, l'essentiel, en pareil cas, c'est que le remède puisse se trouver sous la main et à la portée de tous. Autrement les victimes souffrent cruellement pendant le temps que l'on met à se le procurer, et le mal fait des progrès. De là bien des remèdes vulgaires, populaires, comme l'huile, l'encre, la pulpe des pommes de terre, les confitures, les acides, etc., dont le plus grand mérite est de se trouver partout.

En voici un qui réunit cet avantage et qui est employé officiellement à l'hôpital Saint-Thomas, à Londres, avec un grand succès, à l'instar du liniment oléo-calcaire, qui est le plus usité en France, et qui se compose tout simplement d'huile et de chaux.

A une partie de bon vinaigre, soit une cuillerée, on ajoute douze parties d'eau, soit douze cuillerées, puis on dilue dans ce mélange, jusqu'à consistance de crème, du blanc d'Espagne, ou tout simplement de la craie, c'est-à-dire de la chaux.

Une effervescence ou bouillonnement se produit, et c'est alors que l'on applique immédiatement ce mélange avec un pinceau ou tout simplement les barbes d'une plume, sur les parties brûlées. La douleur disparaît instantanément, sans que le linge ni les vêtements soient souillés avec ce topique comme avec les corps gras, huileux, le liniment oléo-calcaire en particulier. Il suffit de recouvrir ensuite les parties brûlées avec de la ouate.

LA STATUE DE LA LIBERTÉ. — Nous lisons dans la *Liberté* de Paris :

“ Les travaux de la statue de la Liberté qui doit s'élever sur l'île de Bedloe (New-York) avancent rapidement. Devançant de vingt-quatre heures l'invitation faite à la presse parisienne, nous avons voulu visiter, dans les ateliers de MM. Monduit, Gaget-Gauthier et Cie., un spécimen de ce colosse, c'est-à-dire l'avant-bras qui vient d'être martelé, et nous allons donner aux lecteurs de la *Liberté* la primeur des dimensions exactes de ce colosse et du mode de fabrication adopté.

“ La statue de Bartholdi portera dans une main le flambeau de la Liberté et dans l'autre la Constitution américaine.

“ La hauteur du corps, des pieds à la tête, sera de 34 mètres. La longueur du bras droit, tenant le flambeau au-dessus de la tête, sera de 12 mètres. La tête elle-même aura 4 mètres de longueur avec largeur proportionnée, et ses yeux auront la dimension de ces gros melons de forme oblongue que l'on connaît.

“ La statue devant s'élever sur un socle en granit, ayant 25 mètres de haut, cela porte à 71 mètres la hauteur totale du monument, c'est-à-dire qu'il dépassera de 23 mètres la hauteur de la colonne Vendôme, qui n'est, du sol au sommet de la tête, que de 48 mètres.

“ Cette statue, représentant une femme, sera drapée dans un ample manteau qui lui descendra jusqu'aux pieds, formant une ellipse de 10 mètres sur 13, laquelle présentera un développement de 35 mètres.

“ La statue est en cuivre rouge laminé et repoussé au marteau. Le poids total de ce métal qui entrera dans son exécution sera de 30,000 kilogrammes.

“ Un tel colosse ne pouvait rester inhabité ; on a donc songé à construire à l'intérieur un escalier qui, partant de l'un des mollets de cette grande dame, aboutira dans sa tête en traversant tout son corps. Il y aura des paliers à la hauteur des genoux et à la naissance de la tête, et nous ne devons pas désespérer d'apprendre un jour que le gardien du phare est logé dans la tête, dans les seins ou dans le ventre de la statue. On pourra facilement installer plusieurs pièces dans cette dernière partie de son corps. L'escalier et les armatures en fer nécessiteront l'emploi de 70,000 kilogrammes de fer.

“ Une partie seulement de cette statue est aujourd'hui achevée ; c'est l'avant-bras et la main tenant le flambeau et la flamme.

“ On pourra juger, par ce spécimen, de ce qu'il reste encore à faire pour mener à bonne fin cette œuvre gigantesque. En effet, la main exposée à 4 mètres 30 de longueur ; l'index mesure 2 mètres de long, 50 centimètres de diamètre, ce qui donne à peu près 1 mètre 50 de circonférence. L'ongle du pouce a 31 cent. de longueur sur 36 cent. de largeur. Un enfant en bas âge pourrait aisément tenir debout dans le pouce.

“ Le diamètre du bras est de 2 mètres, et la longueur de l'avant-bras est de 6 mètres.

“ C'est avec sa main de géante que la statue tient le flambeau, dont le fût mesure 1 m. 15 de diamètre. La bobèche du flambeau, sorte de balcon orné d'un garde-corps très-riche de près de 90 cent. de hauteur, a 1 m. 15 de largeur. Dix personnes peuvent facilement se tenir à leur aise sur cette plateforme.

“ Comme exécution, ce travail, qui a occupé une vingtaine d'ouvriers pendant près de huit mois, est très-remarquable et mérite quelques mots d'explication.

“ Le modèle en plâtre ayant été livré dans les ateliers, grandeur d'exécution, les ouvriers opèrent ainsi qu'il suit : ils établissent sur ce modèle des gabarits ou silhouettes en fer et en bois, dans lesquels ils battent et repoussent ensuite les plaques de cuivre, au moyen du marteau. Pendant l'opération, ces plaques de cuivre, dont l'épaisseur est de près de 3 centimètres, sont passées et repassées au feu, afin de les rendre plus malléables.

“ Les morceaux sont ensuite réunis au moyen de brasures et de sortes de boulons à têtes perdues dans l'épaisseur du métal. Les joints deviennent à peu près invisibles quelque temps après l'opération, par suite du patinage qui les recouvre presque complètement.

“ L'avant-bras de la statue de l'Indépendance américaine sera expédié à l'Exposition de Philadelphie ; après quoi il sera renvoyé en France pour être adapté au restant de la statue qui sera terminée, selon toutes les prévisions, pour l'Exposition universelle de 1878. Ce colosse sera placé, probablement, au sommet du Trocadéro, d'où son phare répandra ses feux à lumière électrique, non-seulement sur toute l'étendue de la ville de Paris, mais également sur les arrondissements limitrophes.

“ On estime que cette statue coûtera près de 800,000 francs.

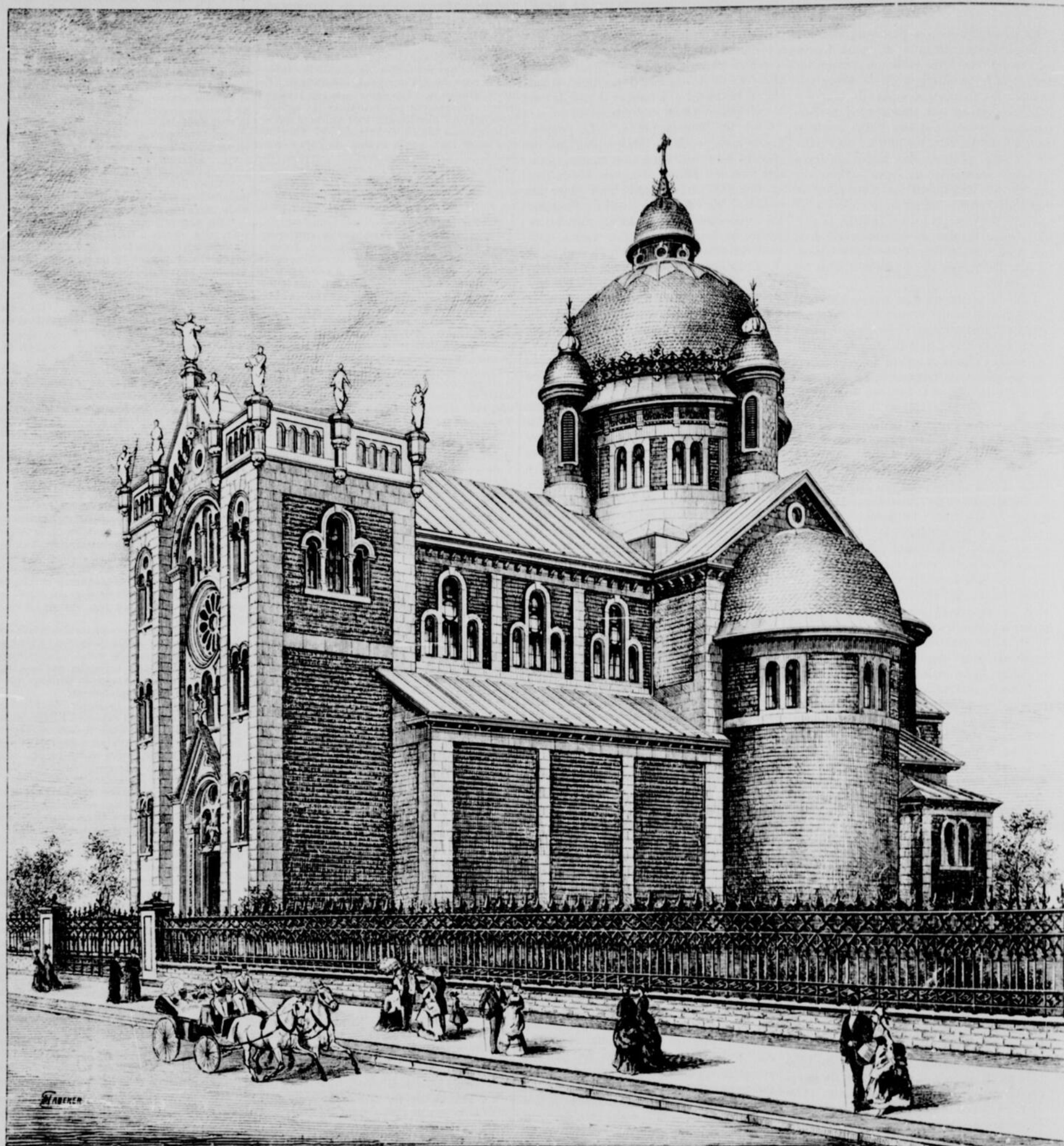
“ Gare aux tremblements de terre !”

PROCÉDÉ POUR LE NETTOYAGE DES USTENSILES D'ARGENT : vaisselle, couverts, orfèverie, etc. — La craie, le tripoli, les os calcinés en poudre, généralement employés dans les ménages, ont l'inconvénient d'exiger un travail assez considérable et de rayer plus ou moins les pièces à décaper, un moyen commode expéditif d'obtenir un nettoyage parfait, consiste à frotter vivement les pièces d'argenterie avec un linge fin imprégné d'ammoniaque liquide pure et concentrée ; il faut se placer dans un courant d'air et éviter de se mouiller les doigts avec le liquide ammoniacal. On termine l'opération en frottant les pièces avec un linge sec. Nous garantissons, d'après notre expérience, le succès de cette pratique, conseillée par J. J. Leroy (de Bruxelles).

La côte est roide et le soleil tombe d'aplomb sur la route qu'une diligence gravit lentement. Le cocher est descendu de son siège et suit la voiture en s'essuyant le front. Tout à coup il s'approche de la portière, l'ouvre, puis la referme bruyamment. A quelques pas plus loin, même manège. — Qu'est-ce que vous faites donc ? lui demande un voyageur. — C'est pour les chevaux, dit le brave homme avec un air de douce attention. — Comment ça ? — A chaque fois que j'ouvre la portière, ils croient que quelqu'un descend... Pauvres bêtes, ça leur fait plaisir !

Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson et des accès de fièvre, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bienfaisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LOURDES, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XII

PETITE REVUE DE LA SITUATION

Il nous faut ici, pour l'intelligence complète de ce qui va suivre, ouvrir une parenthèse et faire, à vol d'oiseau, une revue de la situation réciproque des personnages qui vont successivement se présenter sous nos yeux.

A tout seigneur, tout honneur ! Commençons par le fiancé de mademoiselle Privat.

C'était, en vérité, un fort joli garçon que ce chépan de Lapière.

Grand, bien découplé, souple et gracieux dans ses mouvements, il était l'heureux possesseur d'une tête caractéristique, où il y avait, mêlés assez confusément, du grec et du mauresque.

En effet, si son nez un peu aquilin et la coupe hardie de son visage rappelaient vaguement le type athénien, sa peau mate et légèrement bronzée n'en aurait pas moins fait honneur à la langoureuse physionomie d'un descendant des Maures de l'Andalousie.

Quoi qu'il en soit, un détail presque insignifiant dérangeait, constatation faite, l'harmonie classique et le calme olympien de cette belle figure, et ce détail se trouvait dans le regard.

Lapière avait des yeux noirs fort grands et fort beaux ; mais, chose extraordinaire, il ne pouvait les maintenir en repos et les fixer calmement sur une autre paire d'yeux. Son regard, sans cesse en mouvement et comme égaré, ne faisait qu'effleurer le regard fixé sur lui et se plaisait, de préférence, à voltiger sur les menus détails de la toilette de son interlocuteur.

L'honnête garçon agissait-il ainsi par timidité ? ou bien le misérable suborneur de jeunes filles craignait-il de laisser lire, par ces fenêtres grandes ouvertes de son âme, les noires machinations qui s'y tramaient ?...

Peut-être !

Dans tous les cas, ce tic singulier donnait à notre nouvel Adonis un petit air faux et un certain cachet d'hypocrisie qui déparait bien un peu les grâces séduisantes de ses autres traits. Mais, comme on ne rencontre guère d'homme parfait et que, d'ailleurs, le défaut dont il est question résidait plutôt dans l'expression du regard que dans le regard lui-même, Lapière n'en passait pas moins pour un des plus beaux hommes de Québec, aux yeux des juges féminins. Et plus d'une de ces dames, qu'un secret dépit rendait accommodante, ne se gênait pas pour dire que la riche demoiselle Privat faisait, en somme, un excellent mariage, puisqu'elle payait avec du « vil métal » aisément acquis tant de grâce et tant de perfection. ...

Madame Privat—il faut bien le dire—paraissait être un peu de cette opinion ; mais sa fille envisageait probablement la chose à un point de vue plus élevé et moins spéculatif, car il était de toute évidence qu'elle ne partageait pas l'engouement général à l'égard de son futur époux. Calme et presque insouciant, elle voyait arriver sans trouble comme sans impatience le jour solennel où elle associerait à jamais sa vie à celle du brillant jeune homme qui faisait tourner tant de têtes. Plus que cela, les gens sérieux de son entourage—ses vrais amis, ceux-là—remarquaient avec étonnement qu'à l'encontre de bien des jeunes filles en pareil cas, Laure devenait de plus en plus bizarre, se drapait de plus en plus dans sa sombre mélancolie, à mesure qu'approchait le jour fatal. ...

A leurs yeux, cette belle jeune fille gardait dans son cœur quelque secret terrible et, plutôt que de le dévoiler, marchait stoïquement à l'autel, comme d'autres marchent au sacrifice.

Mais ces amis clairvoyants—en bien petit nombre, du reste—se gardaient bien de laisser paraître au dehors cette pénible impression et se contentaient de conjecturer *in petto*.

Il aurait donc fallu que la veuve du colonel Privat, pour se renseigner exactement sur ce qui se passait dans le cœur de sa fille, eût d'abord un soupçon, puis, guidée par cet indice un peu vague, que son instinct maternel, doublé d'une observation attentive, la mît sur la piste de la vérité. ...

Malheureusement, l'excellente femme, comme nous l'avons dit, n'était rien moins qu'observatrice ; et, d'ailleurs, sa légèreté naturelle ne lui avait pas permis de s'arrêter longtemps sur les réflexions qu'avaient fait naître chez elle les récentes étrangetés du caractère de sa fille.

Il ne faut pas croire que cette insouciance légèreté masquait un mauvais cœur et que les délices d'une vie opulente avaient étouffé, chez Mme Privat, les sentiments sacrés de la maternité.

Ce serait là une étrange erreur.

La riche veuve, au contraire, raffolait de ses deux enfants ; elle eût, sans hésiter, sacrifié des sommes folles pour satisfaire le moindre de leur caprice. Mais la Providence, qui lui avait prodigué l'or, lui avait refusé cette sorte d'intuition maternelle qui fait rechercher pour ses enfants, en dehors des jouissances de la fortune, les jouissances plus intimes du cœur et celles plus relevées de l'âme.

Pour certaines femmes du monde, qu'une pitié bien entendue ou quelque saine idée de philanthropie n'éclaire pas, être heureux, c'est avoir assez d'argent pour se payer tous les fastueux caprices du *high life*, et assez de notoriété pour que les membres de cette aristocratie-là ne vous rient pas au nez, malgré vos écarts.

Mme Privat avait ces deux éléments de bon-

heur et s'en contentait. L'idée que ses enfants eussent besoin d'autre chose pour entrer, le front serein, dans la vie mondaine ne lui était jamais venue et—disons-le—ne pouvait lui venir.

Mariée fort jeune à un homme puissamment riche, elle était passée sans transition du doucereux couvent des Ursulines de Québec à l'opulente villa de son mari, en Louisiane. Il n'y avait, par conséquent, pas une heure dans son existence entière où elle n'eût été entourée des jouissances que procure la fortune, et tant loin que son souvenir pouvait se porter en arrière, elle n'y voyait que plaisir et bonheur.

Rien d'étonnant donc à ce qu'une femme élevée dans de semblables conditions ne vit pas au-delà de l'horizon des jouissances matérielles et ne comprît point ces voluptés sublimes qui prennent naissance dans le cœur.

Mais, à part les considérations qui précèdent, une raison plus simple et moins métaphysique doit nous faire excuser Mme Privat de n'avoir point jusqu'alors compris sa fille et de la lancer si inconsidérément dans les serres redoutables du mariage ; et cette raison bien simple, c'est que la chère femme n'était pour rien dans le choix de Laure.

Expliquons-nous.

Mme Privat avait bien, dès la première apparition en Louisiane de Lapière, en compagnie du colonel, accueilli le jeune homme avec beaucoup de prévenances, comme on accueille un hôte aimable ; elle avait bien vu d'un bon œil des relations amicales s'établir entre son compatriote québécois et sa fille, ne faisant en cela, d'ailleurs, que se conformer au désir tacite de son mari ; elle avait bien aussi, après le retour de sa famille à Québec, ouvert à deux battants la porte de son salon à l'ami du colonel, à celui qui avait recueilli et soigné le malheureux officier blessé et mourant, à l'homme généreux qui avait rendu les derniers devoirs au planteur louisianais. ...

Elle avait bien fait tout cela ; mais jamais il ne lui était arrivé d'encourager autrement les assiduités de Lapière, ni d'exercer une pression quelconque sur sa bien-aimée Laure.

Elle s'était montrée satisfaite et n'avait peut-être pas suffisamment caché son mécontentement : voilà tout.

Lorsque, deux mois après son arrivée à Québec, Lapière avait formellement demandé à Mme Privat la main de Laure, la riche veuve s'était déclarée très-honorée de la démarche, mais elle avait complètement subordonné sa réponse à celle de sa fille.

Et ce n'est, en effet, qu'après avoir transmis à Laure la demande officielle de Lapière et avoir reçu de la jeune créole une réponse favorable, que la veuve du colonel Privat, heureuse de voir les goûts de sa fille en conformité avec les siens, proclama ouvertement ses préférences et pressa activement les préliminaires du mariage.

Lapière, qui ne demandait pas mieux que d'en finir au plus tôt possible, aidait puissamment la bonne dame dans les mille détails d'une aussi importante opération, surtout dans ce qui concernait la liquidation de la dote de Laure, tant et si bien qu'au moment où nous sommes rendus, un mois après la demande officielle, tout était terminé et qu'il ne restait guère plus que le contrat à signer.

La chose devait se faire le mardi suivant, la veille même du mariage et le lendemain du grandissime bal que se proposait de donner, à son cottage de la Canardière, la mère de la future épouse.

Voilà pour la situation réciproque des dames Privat et du citoyen Lapière.

Il nous reste maintenant à dire deux mots du jeune Edmond et de notre ami Champfort, relativement à la position qui leur était faite par les événements en voie de réalisation.

Edmond n'avait pas vu sans un secret chagrin sa sœur Laure, qu'il aimait beaucoup, donner tête baissée dans le traquenard matrimonial tendu par l'irrésistible Lapière.

Ce dernier ne lui avait jamais été bien sympathique, et pour une raison ou pour une autre, le jeune Privat lui en voulait de venir ainsi ravir sa sœur à son affection.

Edmond se disait, pour s'expliquer à lui-même l'étrange sentiment de répulsion qu'il éprouvait, que ce Lapière avait toujours été pour les siens un oiseau de mauvais augure. Leurs premiers malheurs et les premières larmes dans sa famille dataient de l'apparition en Louisiane de cet étranger ; et le jeune étudiant aimait trop sa sœur, pour ne pas s'être aperçu que le retour à Québec de ce même étranger était pour beaucoup dans la mystérieuse tristesse de la pauvre Laure.

Il avait même—un certain jour qu'il surprit la jeune fille le visage baigné de larmes, dans une allée solitaire du parc—essayé de toucher ce sujet ; mais, dès les premiers mots, Laure lui avait jeté les bras autour du cou, et répondu, avec un redoublement de pleurs :

« Edmond, mon cher Edmond, je suis bien malheureuse !... Oh ! si tu savais !... Mais non... ni toi, ni ma mère, ni personne au monde ne doit savoir un si terrible secret. J'ai un grand devoir à remplir. Prie Dieu que la force ne m'abandonne pas ; et si tu m'aimes, ne parle jamais à qui que ce soit de ce que je viens de te dire—surtout à notre mère—et toi-même, ne me questionne jamais plus sur ce sujet. »

Edmond, douloureusement étonné, avait promis, en courbant la tête.

Mais, depuis cette demi-révélation, il avait sur le cœur un gros levain d'amertume contre le fiancé de sa sœur, contre l'homme qui possédait des armes si puissantes pour vaincre la ré-

sistance des jeunes filles riches et faire tomber leur dot dans son escarcelle.

Quant à Champfort, dont nous ne voulons dire qu'un mot, on sait quelles puissantes raisons il avait de ne pas aimer son futur cousin.

Cet homme-là avait détruit à jamais ses rêves de bonheur, en lui enlevant, non-seulement le cœur de Laure, mais jusqu'à son amitié, jusqu'à cette sympathie irrésistible qui faisait autrefois d'eux un frère et une sœur.

Tant qu'il n'avait fait que soupçonner son malheur, Champfort s'était contenté de gémir en secret sur le revirement imprévu du cœur de la jeune créole ; son ombrageuse fierté aidant, il avait même affecté auprès de sa cousine une indifférence qui frisait le dédain. ...

Mais, depuis un mois, les choses étaient bien changées, et la certitude que Laure était décidément perdue pour lui jetait le pauvre étudiant dans toutes les angoisses du désespoir.

Il ne venait que rarement au cottage de la Canardière, fuyant la vue de sa cousine et surtout le contact de son odieux rival.

Désormais avait bien, pour un moment, fait refluer dans le cœur de Champfort l'arbre vivace de l'espérance ; mais la conversation qu'il venait d'avoir avec Laure avait ramené le pauvre amoureux à la froide réalité et lui faisait envisager l'avenir avec toute l'amertume des jours passés.

Telle était la situation !

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

TRISTESSE

Les moments ne sont pas rares où l'homme, sous l'impulsion d'un besoin impérieux de manifester à l'extérieur ce flux et reflux de pensées qui traversent instantanément son esprit, ressent, en scrutant les replis intimes de son âme, un malaise qui échappe à l'analyse, une espèce de suffocation de l'intelligence. Alors, un débordement prolongé devient nécessaire. L'homme est entraîné à l'évocation des souvenirs qui peuplent son imagination. L'épanchement devient irrésistible. Il importunera son ami, s'il en est un qui veuille se faire le dépositaire d'un fardeau qui l'accable. S'il est seul, sa plume lui reste ; elle va devenir l'écho fidèle des notes les plus mystérieuses de son âme oppressée.

Seul avec mes pensées, j'ai dû inévitablement subir le joug de cette nécessité fatale, car j'ai méprisé le monde et le tourbillon de ses chimères ; et le monde a passé près de moi sans se soucier de ma présence, secouant en passant la poussière de son ivresse, et jetant à la brise ces paroles stériles et sans consistance : « Voilà la vie. »

O démente ! ô ténébreuse erreur ! Est-ce bien là la vie ?

Quand la nuit profonde s'étend autour de moi, comme un couvercle de plomb sur la fosse glaciale ; quand les vents tumultueux se sont apaisés, et qu'un silence funèbre se marie aux ombres du soir, alors, un pénible souvenir dirige mes pas silencieux vers les dalles du sanctuaire. ...

Prosterne-toi, ô mon âme ! La majesté divine repose en ces lieux. Pas une voix... pas un soupir... n'en trouble le calme et la sérénité... seulement la petite lampe du sanctuaire dont la flamme blenâtre rend hommage au Créateur. Les nuages ténébreux qui s'élèvent en rampant sur les murs du temple, semblent s'assombrir à mesure que la nuit s'avance. ...

Mais... Dieu ! l'amertume submerge mon âme ! Ce souvenir m'abîme... De grosses larmes viennent se suspendre aux cils de mes paupières. Un sanglot s'échappe de ma poitrine brûlante... Son image m'est apparue... Prosterne-toi, ô mon âme... fais la prière ! Elle est là sous la dalle sonore... Les anges ont fermé sa paupière... Elle dort du sommeil éternel... Pleure, ô mon âme, pleure !

Dix-huit printemps avaient accumulé leurs charmes sur cet ange terrestre. Son

œil noir et enivrant se baignait dans l'affection. Sa chevelure d'ébène encadrait agréablement les lignes harmonieuses de sa figure. Le regard se reposait délicieusement sur ce cortège de grâces qui mettait en relief les traits suaves d'un extérieur charmant. Antoinette était son nom. Elle aussi était de ce monde qui croit posséder la vie. Chaque soirée la voyait égrener au milieu d'esprits d'élite les perles étincelantes d'une conservation spirituelle et pleine d'une originalité piquante. Le monde admirait lorsque le clavecin, sous

ses doigts dirigés par le goût le plus exquis, rendait amoureusement ces faisceaux d'accords les plus riches qui semblaient jaillir de ses doigts comme d'une source enchantée. Le monde admirait lorsqu'en traînée par la valse tournoyante, elle glissait, rapide et élégante, aux regards de la foule étonnée ; puis chaque soir la revoyait plus fraîche et plus vermeille, se délecter aux sources que le monde appelle joyeuses... et dans l'ivresse de sa joie... elle disait avec le monde : « Voilà la vie. »

Mon Dieu ! qu'est-elle devenue ?... Pleure, ô mon âme !... pleure. Elle est là sous la dalle sonore ! Les anges ont fermé sa paupière. Elle dort du sommeil éternel ! Pleure, ô mon âme... pleure ! Était-ce bien là la vie ?

DOLOMANE.

GUÉRISONS MIRACULEUSES.—Nous lisons dans la *Gazette de Soré* :

Une demoiselle Beaulieu de cette ville, malade depuis quatre à cinq ans, et presque toujours mourante durant ce temps, a recouvré complètement la santé depuis qu'elle a assisté au pèlerinage à Sainte-Anne, qui a eu lieu il y a quelques jours par le vapeur *Cultivateur*.

BIEN FOL EST QUI S'Y FIE.—Il y avait promesse de mariage entre le cordonnier Dolson Hicks et la veuve de James Shapland, demeurant tous deux à Caledonia (Pennsylvanie). Hicks était un homme honnête et laborieux. Depuis longtemps il était en pension dans la famille Shapland, et un an environ après la mort du mari, dont il avait toujours été l'ami fidèle, il proposa à sa veuve de l'épouser. Celle-ci accepta avec empressement, car elle était pauvre et mère de deux enfants, tandis que Dolson Hicks, grâce à ses habitudes laborieuses, jouissait d'une aisance très-convenable. De la part de la veuve le projet de mariage était une simple spéculation, mais il en était tout autrement de la part du jeune cordonnier ; il avait pour sa fiancée un attachement profond, une passion d'autant plus violente qu'il l'avait contenue longtemps à cause de la précédente condition de femme mariée de celle qui en était l'objet.

Quelques jours avant celui fixé pour la cérémonie, la veuve Shapland a reçu chez elle un autre pensionnaire, le forgeron William Cochran. Le nouveau venu était dans une condition financière aussi satisfaisante que celle du cordonnier, et de plus il était donc, paraît-il, de manières séduisantes qui lui ont promptement assuré la conquête du cœur de la veuve. Les attentions de celle-ci pour le forgeron sont devenues si marquées que Hicks, piqué par le serpent de la jalousie, a hasardé quelques observations. C'est ce qu'attendait la veuve. Elle a répondu d'un cœur léger qu'elle le déliait de ses engagements et qu'elle se considérait comme déliée des siens. Le surlendemain, elle devenait la femme du forgeron.

Cette perfidie a frappé Hicks au cœur, et les quolibets que ses meilleurs amis ne lui ont pas épargnés, lui ont causé une exaspération voisine de la folie. Jeudi matin, il a soigneusement aiguisé un tranchet, est allé chez Mme Cochran pendant que son mari était à la forge, et lui a dit : « Phebe, vous m'avez rendu fou. — C'est votre faute, » lui a-t-elle répondu tranquillement. Sans dire un mot de plus, Hicks lui a étroit la taille avec le bras gauche, et lui a plongé à quatre reprises le tranchet dans le cou. Puis il a couru à la forge où travaillait Cochran, a jeté à ses pieds le tranchet ensanglanté, et lui a dit : « Vous êtes veuf et je suis un meurtrier. » Cochran voulait lui écraser la tête avec un marteau. Les assistants l'en ont empêché, bien que Hicks les supplât de le laisser faire, en déclarant qu'il avait mérité la mort. Il a été arrêté et conduit devant un magistrat, auquel il a fait des aveux complets. Il a ajouté : « Il fallait que je la tue. J'y étais poussé par une force invincible. Ce serait à refaire que je le referais. Je ne suis pas un fou ; j'ai tué délibérément et avec préméditation la seule femme que j'aie jamais aimée. Je demande à en subir les conséquences. »

Hicks a été enfermé dans une salle en attendant la préparation des papiers nécessaires pour l'écrouter. Quand on est venu le chercher pour le conduire en prison, on l'a trouvé agonisant ; il s'était tranché l'artère carotide et la trachée avec un couteau. Il est mort au bout de quelques minutes.

Echo de la calembourgeoisie :
La demoiselle (au cœur brisé) :
—Que dit le cœur, ce soir ?
Le cœur brisé (d'une voix émue) : Il dit... vague.

La demoiselle : Chantez-nous quelque chose pour vous remettre.

Le cœur brisé : Si vous voulez me donner l'exemple peut-être. ...

La demoiselle : Moi ! je ne chante jamais. ...

Une tierce personne (interrompant) : C'est vrai, mademoiselle se contente d'enchanter.

Le cœur brisé : C'est bien malheureux ; car chaque fois qu'il m'arrivera de parler de mademoiselle, je ne pourrai jamais me venter d'avoir obtenu de chant d'elle.

La demoiselle (indignée) : Ma foi, c'est trop fort ; pour des gens *éclairés* comme vous, vous mériteriez... La fin de la phrase est perdue dans un tonnerre d'hilarité.

LE SAUMON.—Nous lisons dans le *Courrier du Canada* :

Nous venons d'apprendre une nouvelle qui a créé une grande sensation dans la paroisse de Saint-Thomas de Montmagny. Le saumon a fait son apparition dans la rivière du Sud. Depuis soixante ans, il n'était plus question de ce poisson ; à cette époque, la rivière du Sud était une excellente rivière à saumons, mais tout à coup, pour une cause inconnue, ils disparurent. Et la semaine dernière, M. Félix Tétu, qui avait tendu une pêche à brochet, fut bien surpris de voir dans sa pêche deux beaux saumons de huit à douze livres ! Quelques jours auparavant, il en avait été pris un par un cultivateur de Saint-Pierre.

Il y a soixante ans, le saumon était si abondant à Saint-Thomas, qu'il se vendait trente à quarante sous pièce.

Le dernier saumon pris à Saint-Thomas, il y a quarante ans, avait été capturé par l'ancien bedeau de la paroisse, Jean-Bte. Dominique, qui le vendit pour quarante sous au notaire J. S. Vallée. Ce saumon avait été pris au pied de la chute, dans le Bassin.

Comment se fait-il qu'après une si longue absence, le saumon apparaisse dans la rivière du Sud ? A-t-il monté du fleuve par la chute ? Nous ne le croyons pas. Il faut se rappeler qu'il y a six ans, M. Alfred Blais, garde-pêche, avait déposé une grande quantité d'œufs de saumon dans la rivière, en haut de Saint-Thomas. Il n'y a pas de doute que ces saumons proviennent de ce dépôt d'œufs.

Nous espérons que le gouvernement prendra immédiatement les mesures nécessaires pour protéger et propager le saumon dans la rivière du Sud. Que l'on dépose de nouveaux œufs, ou que l'on transporte du vivier de Tadousac des petits saumons, pour peupler cette rivière qui autrefois était si propice à ce poisson. Cela indemniserait les pêcheurs de bars des petites contrariétés que le gouvernement leur a fait éprouver ce printemps !

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

CHARADES

No. 14

Utile est mon premier, c'est là que se fabrique
Le pain pour vous nourrir, pour vous loger la brique,
Ou que se cuit la chaux, suivant votre besoin ;
Mon dernier est terrible, évitez avec soin
Quiconque en est atteint, fût-il ami intime,
Si vous en approchez, vous serez sa victime.
Dans la saison d'hiver, pour nourrir vos troupeaux,
N'épargnez pas mon tout, ils en seront plus beaux.

MOT CARRÉ

No. 14

Mon premier, au pays, est sainte vénérande,
Mon second vous dira : fête bien honorée,
Mon troisième donne à tous grande vigueur,
Et mon dernier, vrai sylphe, induisait au malheur.

ANAGRAMMES

NOMS D'ANIMAUX

- No. 1.—Agile.
- No. 2.—Ouvre.
- No. 3.—Et on lit.
- No. 4.—L'âne.
- No. 5.—Que porter.
- No. 6.—On pige.
- No. 7.—Epi.
- No. 8.—Cordon.
- No. 9.—La lice.
- No. 10.—Ma vache.
- No. 11.—Giter.
- No. 12.—Si bon.
- No. 13.—Roussi.
- No. 14.—L'engrais.
- No. 15.—Plan poli.
- No. 16.—Loupe.
- No. 17.—Art.
- No. 18.—Niche, Chine.
- No. 19.—Parti.
- No. 20.—Malice.
- No. 21.—Loin. O Nil.
- No. 22.—Galice.

QUELLES SONT LES LETTRES DE L'ALPHABET

Les plus séduisantes ?

- chères aux patriotes ?
- enfantines ?
- religieuses ?
- chéries ?
- complaisantes ?
- sottes ?
- féroces ?
- en mille morceaux ?
- impératives ?
- agréables aux marchands ?
- tristes ?
- actives ?

Les moins obéissantes ?

- hautes ?
- La moins chrétienne ?
- La plus utile aux charretiers ?
- Celles qui n'arrivent jamais à rien ?

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE No. 30 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

ENIGMES

- Enigme No. 37.—La Tête.
" 38.—Un Atlas.

MOTS CARRÉS No. 10.

R O M E
O M A R
M A R I
E R I E

LES CURIOSITÉS

No. 9

0	0	0	0	0	0
0	0	*	*	0	0
0	*	0	*	0	0
0	*	*	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0

ANAGRAMMES

Noms et Prénoms

- No. 1.—Elizabeth.
- No. 2.—Verrès.
- No. 3.—Clélie.
- No. 4.—Cécrops.
- No. 5.—Rachel.
- No. 6.—Caton.
- No. 7.—Edgar.
- No. 8.—Marcel.
- No. 9.—Elisa.
- No. 10.—Richelieu.
- No. 11.—Irma.
- No. 12.—Rose.
- No. 13.—Maria.
- No. 14.—Calvin.
- No. 15.—Pierre.
- No. 16.—Antoine.
- No. 17.—Michel-Ange.
- No. 18.—Eva.
- No. 19.—Juvénal.
- No. 20.—Charlemagne.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

M. F. X. Demers, de Saint-Sébastien, a donné des réponses correctes à toutes les questions sauf un seul anagramme.

Enigmes No. 38, S. Prieur, Is. E. Lepage; 37, J. A. Laferrière, J. R. et Ar. Peltier; 36, P. Laurendeau, Jr., A. Lacaille; 35, A. de Marchessault; 34, J. A. Goudron; 33, V. P.

Mot carré No. 10, S. Prieur, Is. E. Lepage, J. A. Laferrière, J. R. et Ar. Peltier, Is. E. Lepage, J. A. Laferrière, J. R. et Ar. Peltier, P. Laurendeau, Jr., A. Lacaille, A. de Marchessault, J. A. Goudron, L. Adam, A. Côté.

Anagrammes No. 9, S. Prieur; 17, Is. E. Lepage; 8, J. A. Laferrière; 10, J. R. Peltier; 16, Ar. Peltier; 10, J. A. Goudron; 14, Dlle Alvinia Legros; 12, M. de Laval; 18, V. P.; 12, A. Bidégaré.

LE JEU DE DAMES

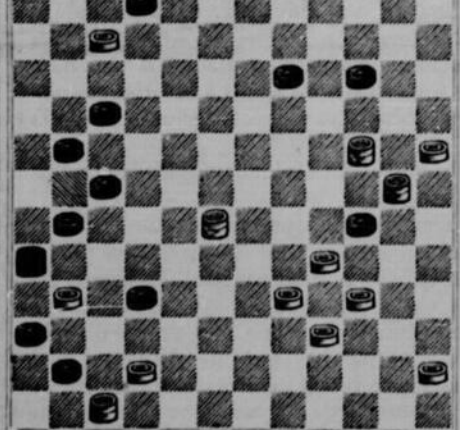
Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 38

Par F. X. N. BERTHAUME, Saint-Bruno.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 36

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
58 à 52	26 à 37
40 à 35	28 à 41
34 à 28	23 à 32
52 à 47	41 à 39
30 à 24	18 à 19

68* 67 et gagnent

Solutions justes du Problème No. 36

Montréal :—J. Lalonde, W. Brisebois, et Ar. Peltier.

Sorel :—N. C. Blais.

Québec :—N. Langlois.

Village-Lanzon, Lévis :—P. L. Patry.

ACADEMIE STE. MARIE,

COIN DES RUES CRAIG ET VISITATION.

Réouverture des classes, LUNDI le 4 SEPTEMBRE prochain.

A. D. LACROIX, PRINCIPAL.

ACADEMIE

Commerciale Catholique

DE MONTREAL,

AVENUE DU PLATEAU,

No. 1077, RUE STE. CATHERINE.

La rentrée des Elèves de l'Académie ainsi que celle des Elèves de l'Ecole Polytechnique, aura lieu le

Lundi, 4 Septembre prochain.

Pour toutes les conditions et autres informations, s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT,

7-32-4

Principal

Prix du Marché de Détail à Montréal

	\$ c.	\$ c.
FARINE		
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs.	2 45	2 50
Farine d'avoine.	2 20	2 40
Farine de blé d'Inde.	1 15	1 30
Sarrasin.	1 80	2 00
GRAINS		
Blé par minot.	2 50	2 60
Pois do.	1 00	1 10
Orge do.	0 60	0 70
Avoine par 40 lbs.	0 80	1 00
Sarrasin par minot.	0 70	0 80
Lin do.	1 00	1 20
Mil do.	2 50	3 00
Blé d'Inde do.	0 70	0 80
LEGUMES		
Pommes au baril.	3 00	5 00
Patates au poche.	0 60	0 70
Pâtes par panier.	0 40	0 50
Tomates, par panier.	0 30	0 35
Oignons, par douze de paquets.	0 50	0 60
Petits pois, par pinte.	0 10	0 00
Laitue, par pied.	0 01	0 02
Concombres par douz.	0 08	0 10
Choux, par douzaine.	0 25	0 50
LAITERIE		
Beurre frais à la livre.	0 20	0 25
Beurre salé do.	0 15	0 20
Fromage à la livre.	0 00	0 00
VOLAILLES		
Dindes (vieux) au couple.	1 80	2 50
Dindes (jeunes) do.	1 50	3 00
Oies au couple.	1 00	1 50
Canards au couple.	0 40	0 50
Poulets au couple.	0 60	0 80
Poules au couple.	0 30	0 40
GIBIERS		
Canards (sauvages) par couple.	0 00	0 00
do noirs par couple.	0 00	0 00
Pigeons domestiques au couple.	0 20	0 25
Perdrix au couple.	0 00	0 00
Tourtes à la douzaine.	1 80	2 00
VIANDES		
Boeuf à la livre.	0 05	0 10
Lard do.	0 10	0 15
Mouton au quartier.	0 50	0 90
Agneau do.	0 50	0 75
Lard frais par 100 livres.	8 50	11 00
Lard par 100 livres.	7 00	8 00
Lièvres.	0 00	0 00
DIVERS		
Sucre d'érable à la livre.	0 06	0 08
Sucre d'érable au gallon.	0 90	1 00
Miel à la livre.	0 10	0 13
Œufs à la douzaine.	0 15	0 20
Haddock à la livre.	0 07	0 08
Saindoux par livre.	0 14	0 15
Peau à la livre.	0 55	0 60

Marché aux Bestiaux

Boeuf, 1re qualité, par 100 lbs.	\$ 5 80	\$ 5 50
Boeuf, 2me qualité.	4 00	4 30
Vaches à lait.	20 00	35 00
Vachesses extra.	35 00	55 00
Veaux, 1re qualité.	5 00	8 00
Veaux, 2me qualité.	2 00	4 00
Veaux, 3me qualité.	1 00	2 00
Moutons, 1re qualité.	7 00	9 00
Moutons, 2me qualité.	4 00	6 00
Agneaux, 1re qualité.	3 00	4 00
Agneaux, 2me qualité.	2 00	2 50
Cochons, 1re qualité.	9 50	10 25
Cochons, 2me qualité.	8 00	12 00
Foin, 1re qualité, par 100 bottes.	12 00	14 00
Foin, 2me qualité.	8 00	10 00
Paille, 1re qualité.	5 00	5 50
Paille, 2me qualité.	4 00	5 00

EXPOSITION PROVINCIALE

POUR 1876.

L'EXPOSITION PROVINCIALE pour 1876, ouverte au monde entier, aura lieu à Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 12, 13, 14 et 15 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont-Royal, près du Mile-End.

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 63, Rue St. Gabriel, Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées pour les animaux devront NÉCESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 26 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 2 SEPTEMBRE.

N. B.—Aucune entrée ne sera reçue après ces dates.

Pour plus amples informations, s'adresser au sousigné.

GEORGES LECLERC,

Secrétaire C. A. P. Q.

AVIS AUX CULTIVATEURS

A. BEAUCHEMIN & CIE.

MANUFACTURIERS

Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires, tous ses patrons et modèles, nous profitons de cette occasion pour vous avertir de venir à notre établissement lorsque vous aurez besoin de quelques morceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Faucheuses et Râteaux, et de plus que nous avons à notre boutique une grande quantité de Moulins à Battre, Faucheuses, Râteaux, que nous vendons à très-bas prix et à des conditions faciles.

A. BEAUCHEMIN & CIE.,

MANUFACTURIERS DE MOULINS A BATTRE.

264, Rue St. Joseph, Montréal. 7-30-13-41



A vendre chez les Pharmaciens et DEVINS & BOL-TON, Agents, Montréal, 29 Aout 1876.

HOTEL ST. LOUIS

A KAMOURASKA

Cet Hôtel sera ouvert SAMEDI, 1er Juillet. Bains de mer et à domicile. Pêche de toute sorte et à toute heure du jour. On veillera surtout à obtenir le meilleur Saumon et la meilleure Truite pour les pensionnaires, ainsi que les champignons et les volailles pour excursions de plaisir. Pension au prix des années dernières.

Grande réduction aux familles nombreuses. Le salon de l'Hôtel sera à l'usage de tous les pensionnaires, et non pas à une seule famille, tel que pratiqué les deux dernières années.

A. E. TALBOT,

Propriétaire

7-27-4-36

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUSHIER & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

SIROP EXpectorant du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-32-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 50 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralyse, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifiquement pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITED.)

MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DEBRAS.